

BERNADETTE CHOVELON

# ÉLISABETH ET FÉLIX LESEUR

ITINÉRAIRE SPIRITUEL  
D'UN COUPLE



Élisabeth et Félix Leseur

## Du même auteur

### **Biographies.**

*Sarah Bernhard*, éditions Martinsart, Femme et Arts, 1982.

*George Sand et Solange, mère et fille*, éditions Christian Pirot, 1994.

*La Chartreuse de Valldemossa, George Sand et Chopin à Majorque*, Payot Rivages, 1999.

*Dans Venise la Rouge, George Sand et Musset à Venise*, Payot, 1999.

Prix SCAM 2000.

### **Théâtre**

*Un hiver à Valldemossa, George SAND, Frédéric Chopin*, + CD, 1999, éditions Lire Autrement.

*Les Amants de Venise*, + CD, 2000, id.

*La Vagabonde et la Folle de Chaillot, Colette et Marguerite Moreno*, + Cd, 2000, id.

*Passions orientales, escales littéraires, Pierre Loti*, CD, 2004, id.

*Victor Hugo Juliette Drouet, une vie de génie et d'amour*, + CD, 2005, id.

*Autour de la Note Bleue, Frédéric Chopin*, + CD, 2006, id.

### **Biographies en collaboration avec Bernard Chovelon**

*Doudart de Lagrée, marin, diplomate, explorateur*, presses universitaires de Grenoble, 1997, Prix de la Recherche Universitaire 1998.

*Henri Mouhot, du pays des Éléphants blancs aux temples d'Angkor*, éditions Maisonneuve, 2001.

*Bruckberger, l'enfant terrible*, éditions du Cerf, 2011.

### **Spiritualité**

*L'aventure du mariage chrétien*, préface de Xavier Lacroix, éditions du Cerf, 2002, en collaboration avec Bernard Chovelon.

*Le mariage une alliance plus forte que la mort*, édition du Cerf, 2011

*Le Couple c'est l'amour, guide pour réussir la vie à deux*, éditions du Cerf, 2014, en collaboration avec Paul-Dominique Marcovits, o.p.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dynamiques, chaleureuses et, après quelques essais de leçons à domicile chez leurs élèves, elles ont fondé ce cours dont elles sont directrices. Bon nombre de ces petits cours existent alors à Paris. Ils sont fréquentés essentiellement par des jeunes filles de milieux aisés qui y reçoivent une éducation intellectuelle et spirituelle tout à fait remarquable.

Les demoiselles Mas ont été formées à l'enseignement par la fameuse Mlle Désir, fondatrice du Cours normal et directrice du célèbre cours privé de la rue de Rennes, son proche voisin. Les demoiselles de Mas, avec un sens magnifique de la pédagogie, éduquent leurs petites élèves avec amour et enthousiasme et s'attachent beaucoup à elles. Ces jeunes filles le leur rendent bien.

Élisabeth malgré son jeune âge, sait apprécier leur fraîcheur de cœur et leurs grandes connaissances littéraires, musicales et artistiques, si bien qu'elle devient sans effort majeur, une écolière studieuse et instruite dont ses professeurs sont fières.

Les demoiselles de Mas recrutent leurs élèves dans un milieu social raffiné. La plupart d'entre elles nouent entre elles de profondes relations d'amitié, leurs parents se connaissent, s'apprécient et se fréquentent. Le respect et la politesse ne sont pas à apprendre. Ils vont de soi.

Dans son *Journal d'Enfant*, Élisabeth exprime à maintes reprises son affection pour les demoiselles qui lui donnent des cours. Elles se rendent mutuellement des visites d'affection bien en dehors des horaires scolaires, car les « demoiselles » n'hésitent pas à monter chez les Arrighi rendre une visite amicale quand elles ont un moment.

Plus tard les deux jeunes sœurs d'Élisabeth furent à leur tour

inscrites au Cours de Mas. Les liens d'affection sont tels entre les chères demoiselles et leurs anciennes élèves, que beaucoup plus tard en 1911, Élisabeth, mariée depuis de longues années, est retournée dans son ancien cours pour assister à une messe de minuit, comme si elle retournait dans sa propre famille.

Comme on peut le supposer, les demoiselles de Mas ont une grande foi. Elles savent donner à leurs élèves une formation chrétienne solide qui s'ajoutait à celle reçue dans la famille et aux cours d'instruction religieuse de Saint-Germain-des-Prés.

École et famille se complètent pour donner aux jeunes filles des modèles de « sainteté de la femme ». Depuis le jour de leur naissance jusqu'au jour où elles quitteront l'autel au bras de leur nouvel époux, ces jeunes filles doivent vivre dans une atmosphère de pureté d'où toute idée de sexualité était bannie. Ces jeunes filles sont joyeuses ; elles rient, elles chantent, elles dansent, elles jouent du piano, elles lisent beaucoup pour se cultiver, elles apprennent des langues étrangères, elles montent des pièces de théâtre, elles s'initient à devenir de bonnes maîtresses de maison, et dès l'âge de dix-huit ans elles attendent avec impatience le « prince charmant » qu'elles épouseront et dont elles porteront le nom.

C'est dans cet esprit que la jeune Élisabeth va faire son entrée dans la vie, entourée par une famille d'un haut niveau intellectuel, délicate, sensible, pleine de tendresse et d'amour pour les autres.

### ***Lui : Félix Leseur***

Félix naît à Reims le 22 mars 1861 dans une famille unie, gaie, vive, intelligente, comparable à celle d'Élisabeth. Peu de

temps après sa naissance son père, d'abord avoué dans une des premières études de la ville, s'inscrit au barreau pour devenir un avocat en vue à Reims.

Très cultivé, monsieur Leseur père est un esprit fin, un causeur brillant et charmant, toujours apprécié dans les salons. Pénétré des humanités grecques et latines, les bases de ses études secondaires, il lit les auteurs dans le texte et sait, même à un âge avancé, déclamer par cœur des tirades de Virgile ou d'autres poètes latins.

Féru d'histoire en général et d'histoire de sa ville en particulier, il a suffisamment d'influence sur la municipalité de Reims pour faire sculpter et ériger devant la cathédrale une statue de Jeanne d'Arc, ce dont il est particulièrement fier.

Les parents de Félix, très chrétiens l'un et l'autre, consacrent une partie de leur temps à des mouvements caritatifs, entre autres à la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

Reims, en cette période brillante du Second Empire, est une ville prospère : non seulement la fabrication des vins de Champagne bâtit la fortune des premiers industriels, mais l'essor économique s'étend aux draps, toiles et biscuits. La ville a comme devise : « Dieu en soit garde. » La famille Leseur en fait sa propre devise.

Dans cette ville aisée, les établissements scolaires, fréquentés par les enfants de familles cultivées, fleurissent. Félix est mis à l'école primaire des Frères de Reims-Momignies, la plus huppée de la ville.

Il a neuf ans quand la guerre de 1870 éclate. Malgré son jeune âge et le manque d'informations dans les provinces à cette époque, il n'a pas de peine à comprendre la défaite de la France

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



mois plus tard lors d'un séjour de Félix dans sa famille ; pour le jeune homme, c'est la première fois qu'il est confronté à la mort d'un être si proche. Il mettra longtemps à s'en remettre.

Dès son retour à Paris, un journal : *La Marine Française*, lui propose une collaboration régulière. La même proposition lui est faite par une revue hebdomadaire : *En Plein Air*. Orienté encore vers ses études médicales, il n'a pas pensé jusque-là à devenir vraiment journaliste, mais pour lui ces aubaines, qu'il saisit toutes au vol, représentent les premiers pas vers l'accès à des missions lointaines dont il rêve de plus en plus.

Inscrit aussi dans d'autres sociétés géographiques et coloniales, ce qui lui vaut une certaine notoriété pour la qualité de ses articles, on ne tarde pas à le solliciter pour des conférences, des communications, des publications. Il n'a plus le temps de s'intéresser à ses études de médecine. Il est devenu peu à peu, sans en prendre vraiment conscience, un journaliste spécialiste des questions coloniales, souvent sollicité. Finies les études de médecine !

C'est à ce tournant de son existence qu'il va rencontrer Élisabeth et que sa vie va changer. Il a 27 ans, son destin professionnel semble tracé dans la direction qu'il avait souhaitée depuis des années. Il gagne honorablement sa vie.

Depuis son arrivée à Paris, malgré les *Hydropathes* et le *Chat Noir*, il a continué à se rendre chaque semaine chez les Gavignot pour dîner avec ceux qui l'ont accueilli comme un fils ; il ne se doute pas encore que c'est là, dans cette famille si sage, à une époque où il l'est si peu, qu'il rencontrera sa future épouse, Élisabeth Arrighi, la grande amie de la fille aînée.

Les familles Arrighi et Gavignot sont proches ; elles ont habité plusieurs années dans le même immeuble rue de Richelieu, ce qui a créé de vrais liens d'amitié entre leurs enfants à peu près du même âge. Dans son *Journal d'enfant*, à plusieurs reprises Élisabeth a noté qu'ils avaient passé une soirée chez les Gavignot ou que les Gavignot étaient venus chez eux.

Élisabeth a 21 ans. Elle est fraîche, simple et jolie. Sa conversation est vive, primesautière, pas banale ; elle est foncièrement gaie et rieuse. C'est une jeune fille sur laquelle il pourra compter : elle sera une bonne épouse, la maman à la fois solide et tendre qu'il peut souhaiter pour ses futurs enfants.

Félix, émerveillé par sa culture en littérature, en musique et en art, apprécie de partager avec elle tant de goûts. Ils ont les mêmes curiosités intellectuelles, les mêmes réactions devant les événements. Elle joue du piano avec intelligence. Un jour, il entend la jeune sœur d'Élisabeth, Amélie, dire en plaisantant :

– Élisabeth et M. Leseur sont assommants, ils parlent tout le temps de Wagner !

Leurs regards se croisent de plus en plus souvent lors des dîners familiaux ; un rayon de tendresse silencieuse qui n'échappe pas aux plus perspicaces, luit dans les yeux des deux jeunes gens ; Félix semble vite très amoureux. Elle aussi.

Sous leurs yeux, les Gavignot voient grandir cet amour, semaine après semaine. Ils en font part aux parents d'Élisabeth qui n'en sont pas mécontents.

Quelques semaines plus tard les Arrighi font inviter Félix à

un bal privé auquel ils assistent eux aussi ; ils regardent ces deux jeunes gens danser ensemble presque tout le temps. Ils ont l'air bien assortis. Ils feraient sans doute « un bon ménage ».

Amélie, la jeune sœur d'Élisabeth note dans son carnet :

« La soirée s'est bien passée. Élisabeth et Félix Leseur ont beaucoup dansé et causé. »

Quelques jours plus tard les parents de Félix, encore en deuil de leur fille Claire, chargent les Gavignot de demander de leur part, la main d'Élisabeth à ses parents.

Le jeudi 23 mai 1889, les deux jeunes gens sont officiellement fiancés. Beaucoup plus tard Félix écrira :

« La Providence venait à mon insu de me guider dans ses voies impénétrables et de m'accorder, avec sa paternelle et infinie sollicitude, une grâce dont je ne devais, hélas, apprécier toute l'importance et l'étendue que bien des années après<sup>11</sup>. »

Ils se marieront au mois de juillet suivant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à la même lutte, dans son athéisme et son anticléricalisme ? Veut-il la changer en la détournant de l'éducation traditionnelle de son enfance ? Ou tout simplement est-il jaloux de cette intime vie profonde qu'elle mène à ses côtés sans qu'il puisse la partager ? Quand il l'épouse, elle est une petite jeune fille très sage et même une malade. Il fait d'elle une femme du monde brillante et mondaine, il lui fait découvrir la vie politique et l'initie à sa vie professionnelle ; il lui fait comprendre que la foi reçue dans sa famille est une convention liée à une classe sociale ; en un sens elle est un peu sa création. Veut-il qu'elle soit une femme nouvelle et libérée, qu'il puisse se flatter de la voir comme son œuvre totale, comme sa réussite ?

Il est surprenant que ni l'un ni l'autre dans leurs écrits ne fassent état de discussions vives ou de disputes dans leur couple à cette époque. Il y en a eu peut-être, mais certainement très peu ; leur vie à deux semblait suffisamment passionnante pour ne pas en faire cas. Élisabeth porte en elle une tolérance et une écoute aux idées des autres, peu communes. Elle écrira plus tard dans son *Journal* que la polémique, surtout dans un couple, lui semble totalement stérile. Seul le témoignage d'une vie heureuse, joyeuse et surtout donnée aux autres, peut avoir une utilité aux yeux des incroyants.

Dans son bureau de rédaction, Félix rencontre quotidiennement des personnalités du Tout-Paris et mène nécessairement une vie mondaine étourdissante. En qualité de journaliste, on lui offre fréquemment des invitations pour le théâtre, pour le music-hall, pour des concerts. Ce sont les années de « La Belle Époque » où de nouveaux théâtres ouvrent leurs portes, où Paris chante et danse, où la légèreté triomphe dans tous les spectacles.

Élisabeth est fascinée par cette nouvelle vie. Elle accompagne son mari partout, dans les restaurants à la mode, les réceptions, les spectacles comiques, les soirées, les bals et même les cabarets. Tous deux dansent si magnifiquement qu'on ne peut pas ne pas les remarquer.

Ils se retrouvent souvent avec des amis, en particulier avec les Hennequin. On rit, on boit, on s'amuse de bon cœur ; Élisabeth est belle, elle le sait ; elle est toujours très élégante et admirablement soignée. Félix voudrait lui offrir des bijoux de grande valeur pour mieux la parer encore. Quelquefois, elle refuse gentiment, car dit-elle : « Avec le prix de ce bijou on pourrait faire vivre beaucoup de gens », mais il lui en offre quand même car il est fier de sa beauté.

Elle fait honneur à son mari : sa conversation de femme cultivée et intéressante la fait apprécier dans tous les salons. Félix est flatté de pouvoir présenter sa jolie jeune femme à des personnalités politiques, à des écrivains, à des artistes. Il sait qu'on l'admire pour son érudition encore peu commune chez les femmes de sa génération, pour sa sensibilité à toutes les formes de l'art, à la peinture, à la musique, pour ses connaissances en littérature.

Élisabeth ne s'ennuie jamais pendant ces soirées. Au contraire, elle prend vite goût à ces fréquentations d'intellectuels sensibles à l'art et drôles, à ces rentrées tardives, à cette vie si différente de celle de sa jeunesse austère.

Tard dans la soirée ou tôt le matin, quand spectacles et réceptions se terminent, Félix doit retourner à la rédaction du journal, afin d'y apprendre les informations de l'agence Havas ;

il recueille les dernières nouvelles nécessaires à la rédaction de son article pour le lendemain. Il ne rentre chez lui que vers deux ou trois heures du matin.

La plupart du temps, à la sortie d'une soirée, d'un bal ou d'un spectacle, Élisabeth l'accompagne. Elle n'aime pas le quitter, mais elle aime surtout partager les centres d'intérêt et les préoccupations de son mari afin de mieux le comprendre. Il lui a appris à se passionner pour tout ce qui se passe dans le monde. Elle le lui rend bien. Lui, de son côté, apprécie le partage de ces moments avec une épouse ouverte aux grands problèmes du monde et capable de le conseiller pour la rédaction de ses articles.

Dans le silence d'un Paris plongé dans le sommeil, une vie intense, accessible seulement aux initiés et aux passionnés, bouillonne chaque soir, au bout de ces longs couloirs de la rédaction plongés dans le noir. Pour Élisabeth c'est une vie riche et nouvelle, une ouverture à la source sur les profonds mouvements qui agitent le monde, et tout cela en union avec l'homme qu'elle admire et qu'elle aime.

Félix est porté par une satisfaction secrète : il espère que cette vie pleine de mondanités et d'enrichissements intellectuels, détournera son épouse d'un reste de piété qu'il ne supporte plus du tout.

Et effectivement, il mesure rapidement les premiers effets de ce tourbillon d'activités. Très vite, Élisabeth n'a plus le temps, ni même le désir d'aller chaque jour à la messe ou de prier longuement comme elle le faisait auparavant. Elle vit maintenant dans un monde tellement bouillonnant et passionnant que ses préoccupations sont autres.

Tout en étant bien éloigné des images évangéliques, Félix sait bien que lorsqu'on détache, même lentement, un sarment de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



philosophiques dont ceux du père Gratry de l'Académie française sur *La Connaissance de Dieu* et *La Connaissance de l'âme* qui exercent sur elle une grande influence.

Dans plusieurs de ses écrits, Élisabeth donne à la femme une responsabilité égale à celle de l'homme dans la société ; pour son époque, c'est une pionnière. Elle souffre de voir les femmes de sa génération ne pas entreprendre d'études et de se sentir reléguées souvent à un rôle mineur dans le couple ou dans la famille :

« La femme dont les Français ne comprennent pas encore le rôle immense et l'influence et qui elle-même ne les comprend pas toujours, doit, dès maintenant, lorsqu'elle prend conscience de sa tâche y consacrer sa vie... C'est un devoir de développer sans cesse son intelligence, de fortifier son caractère, de devenir un être de pensée et de volonté ; c'est un devoir d'envisager joyeusement la vie et de l'affronter avec énergie<sup>20</sup>. »

Dans cet esprit elle se rend plusieurs fois par semaine à Charonne, où des associations groupées sous le nom d'*Union Familiale* réunissent le jeudi et le dimanche les enfants de milieux déshérités dans le but de leur assurer un cadre propice à un soutien scolaire. Élisabeth s'occupe surtout de petites filles à qui elle enseigne la lecture et l'écriture mais aussi le catéchisme ; elle les prépare à leur première communion et leur enseigne le b.a.-ba des tâches ménagères ; elle veut les former à devenir des femmes responsables, capables de tenir un rôle dans leur futur foyer ou dans la société.

Dans le même esprit, après avoir constaté que les ouvrières de Paris avaient souvent une vie dangereuse et très pénible du fait de leur isolement, elle loue au Vésinet une grande maison de

douze pièces, entourée d'un beau jardin verdoyant, et avec l'aide d'une association de la loi 1901, elle leur procure une vie de famille, calme et reposante. Cette maison prend pour la première fois le nom de « Foyer de la jeune fille ». Sur ce modèle, bien d'autres prendront naissance en France dans les années suivantes.

# Chapitre 6

## Le tourbillon des grands voyages

Il est impossible d'énumérer tous les voyages que font à cette époque les Leseur. La santé d'Élisabeth le leur permettant, ils partent des semaines entières dans des pays lointains. Les rêves de Félix se concrétisent un peu différemment de ses projets initiaux dans les pays coloniaux, mais il reste tout aussi avide de découvrir de nouveaux paysages, de nouvelles civilisations. Le chemin de fer, qui vient de naître, est à leur disposition, un instrument magnifique qui désormais abolit les distances et ouvre des frontières lointaines.

Félix est maintenant une personnalité du monde politique. En 1896, en tant que membre du conseil supérieur des colonies, il devient membre obligé d'un comité appuyé par le gouvernement : *L'œuvre de la Mosquée*. Ce comité a pour projet la construction d'une mosquée à Paris. Composé de députés, de ministres, de sénateurs, il a à sa tête Jules Cambon, gouverneur général de l'Algérie, et comme vice-présidents M. Delcassé et le prince Roland Bonaparte, petit-neveu de Napoléon. Il ne s'agit pas seulement de donner aux musulmans résidant à Paris un lieu de culte, mais le projet est beaucoup plus vaste et entre complètement dans les vues de Félix : autour de cette mosquée, on créera un centre universitaire, une *medersa*, où les aspirants fonctionnaires indigènes d'Algérie, de Tunisie et des colonies en général, pourront se familiariser avec la pensée française et comprendre l'esprit national. Cette empreinte favorisera un rapprochement plus étroit entre le monde arabe de l'Afrique du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et s'imprègne d'ouvrages comme celui du chanoine Alfred Weber sur les Évangiles, et celui de Robert Hughes Benson : *Le Christ dans l'Église*. Elle lit de nombreux témoignages de conversion ou des récits sur les crises de la foi ; elle arrive ainsi à l'argumentation de toute une reconstruction intérieure et profonde. Elle s'imprègne beaucoup des travaux du père Gratry, un habile pourfendeur du positivisme. Ce prêtre était aussi un écrivain célèbre qui avait été élu à l'Académie française où il occupait le fauteuil qui avait été celui de Voltaire. Le discours qu'il avait prononcé soi-disant pour faire l'éloge de son prédécesseur avait vite dérivé sur l'anticléricalisme de Voltaire, ce qui lui avait valu les violentes critiques des positivistes de ses confrères immortels de la célèbre académie

Elle écrit :

« Lu avec intérêt *Les Sources* du père Gratry, et maintenant un autre volume de lui où je rencontre bien souvent mes pensées. Elles sortent ainsi du fond de moi-même jusqu'à la surface, puis retournent aux profondeurs d'où il leur faut ensuite, transformées par Dieu, jaillir en actes et en paroles vivantes<sup>29</sup>. »

Avec l'aide de ces ouvrages, Élisabeth, point par point, examine les arguments de Renan. Elle saisit leur parti pris. Non seulement elle n'est pas convaincue, mais comme l'écrira Félix beaucoup plus tard :

« Avec son intelligence hors ligne et très équilibrée, son jugement sûr, son extrême bon sens, sa forte culture, elle ne fut pas abusée par la magie des mots, mais, au contraire, frappée par l'indigence du fond. Elle perçut rapidement le perpétuel

balancement, la fragilité des hypothèses contestables et souvent contradictoires, le caractère artificiel et le manque de sincérité qui se rencontrent à chaque détour de cet ouvrage. Elle voulut contrôler les assertions du sophiste ; elle se reporta aux sources ; elle revint tout d'abord à l'Évangile, et c'en fut fait de mon œuvre criminelle<sup>30</sup>. »

Les mots semblent toujours inappropriés pour expliquer le cheminement des âmes et encore bien plus le cheminement de la foi. Mais ce qui est pourtant certain c'est qu'à travers les démonstrations, les raisonnements et les explications des théories de Renan, elle s'est sentie appelée par son nom, telle la Marie Madeleine de l'Évangile déroutée par la mort de Jésus, et elle l'a reconnu. Elle ne le quittera jamais plus.

Félix ne s'attendait pas à cette réaction. D'abord furieux, il est vite décontenancé devant les progrès spirituels de sa femme que, dans un premier temps, il ne fait que subodorer, car elle ne lui en parle pas. Il lui pose de temps en temps quelques questions bien ciblées pour voir où elle en est, il commente ses réponses à sa façon et se rassure en constatant qu'aucun trouble ne paraît remuer sa paix intérieure.

En effet, ne voulant pas détruire l'harmonie de son couple, elle se tait sur la montée de ses aspirations spirituelles qu'elle note, pour elle seule, dans un cahier :

« J'ai eu pendant quelques jours, soif de retraite, de calme, un ardent désir d'aller tout près de la nature, comme le doux saint François, au milieu des fleurs et des oiseaux, et là de prier, travailler, méditer dans la solitude, ou tout au moins (car Félix est toujours de ma solitude) avec quelques cœurs amis qui me

laisseraient de temps en temps à moi-même et à Dieu. Mon Dieu, me donnerez-vous un jour cette joie de la solitude à deux, unis dans une même prière, une même foi et un même amour ? Pour le moment, chassons ces pensées. Dieu veut de moi autre chose et quand je veux méditer, ma solitude est tout intérieure<sup>31</sup>. »

Peu à peu, sa transformation intérieure n'échappe pas totalement à son mari qui redouble ses critiques à l'égard du christianisme ; il se plaît à railler quelquefois publiquement ce qu'il y a de plus précieux en elle, la surnomme ironiquement « madame Péchin », du nom d'un personnage d'un roman d'Anatole France qui a la naïveté de croire en la vie éternelle, il invite chez lui des amis incroyants et anticléricaux et lance insidieusement la conversation sur la religion, sur les sujets qui vont le plus faire souffrir Élisabeth ; il choisit le vendredi pour ses invitations afin d'obliger sa femme à offrir des repas somptueux et surtout à servir de la viande, le jour où les chrétiens ne festoient en souvenir de la mort de Jésus. Il sait que ce sera une douleur pour Élisabeth, mais rien ne peut davantage le faire triompher. Il se moque de ses œuvres charitables en lui en parlant avec le plus grand mépris.

Élisabeth supporte tout sans rien dire par amour pour son mari qu'elle aime et qui l'aime. Elle a compris depuis longtemps que cela ne sert à rien de discuter ou de se révolter. Cela ne ferait que créer des disputes sans fin. Elle offre toutes ses humiliations et sa peine au Seigneur pour qu'un jour il revienne vers lui. Elle continue à l'accompagner dans toutes ses sorties, même dans des spectacles dont elle aurait préféré s'abstenir par fidélité et amour pour lui.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Les Leseur vont visiter avec beaucoup d'émotion les champs de bataille de la guerre de 1870, plantés de croix blanches. Élisabeth, dont le patriotisme est ressourcé, écrit :

« Pendant tout ce voyage en Allemagne, une pensée ne m'a pas quittée : c'est que nous sommes toujours un grand peuple au point de vue moral et intellectuel, le "grand peuple, et il ne tient qu'à nous de le demeurer toujours"... Mon devoir de "Française" sera toujours pour moi aussi sacré que mon devoir de chrétienne ou plutôt l'un comprend et implique l'autre. Seulement, je l'espère, l'un et l'autre seront toujours compris par moi dans le sens le plus large et le plus grand<sup>39</sup>. »

# Chapitre 8

## Peines et joies

Élisabeth et Félix partagent dans le fond de leurs cœurs un profond chagrin que le temps n'atténue pas ; ils n'auront jamais d'enfants.

C'est un manque, un regret profond, une absence cruelle dans leurs vies. L'épreuve de la stérilité est toujours lourde à assumer pour un couple, surtout quand il voit autour de lui ses proches comblés par l'arrivée de nouvelles naissances.

Les Leseur s'attachent donc particulièrement à leurs neveux qu'ils invitent souvent. Certes, ils ne sont pas les enfants de leurs corps, mais Élisabeth dit joliment qu'ils sont « les enfants de leurs cœurs » et à ce titre, tous deux les aiment, les regardent grandir, partagent leurs jeux et leurs progrès, les considèrent comme leurs propres enfants, Élisabeth les aide dans leurs études, leur fait réciter leurs leçons, les promène dans Paris, et tous deux les entourent de beaucoup d'attentions et d'affection.

Ils sont très attachés au petit Roger, un garçon de sept ans, affectueux et drôle, le fils du frère d'Élisabeth.

En mars 1901, subitement cet enfant tombe malade. Dès qu'elle apprend son état, qui en quelques jours devient désespéré, Élisabeth ne quitte plus son chevet. Très éprouvée, elle le soigne avec tout son amour et le veille, entourant de son affection ses parents déchirés et éplorés.

Le mercredi 13 mars 1901, après seulement quelques jours de maladie, Roger meurt accompagné par tous les siens

bouleversés. Élisabeth, profondément secouée par la mort de ce petit garçon, parvient à assumer ce deuil avec foi et simplicité dans l'amour du Père :

« C'était le tranquille départ pour l'Au-delà, et le voile qui sépare les deux mondes est bien léger. Cher petit qui es dans la Lumière et dans l'Amour, prie pour nous<sup>40</sup>. »

Les trois mois qui ont suivi sont cependant une épreuve difficile pour toute la famille. Félix le comprend si bien que pour changer les idées de sa jeune épouse, il lui propose en juillet un séjour de trois semaines en Savoie vers le lac d'Aiguebelette, chez le couple ami qu'Élisabeth aime beaucoup, les Hennequin.

Maurice et Aimée Hennequin sont tous les deux foncièrement agnostiques et fiers de l'être. Leur amitié si chaleureuse permet à Félix de deviner qu'Élisabeth sera heureuse et à l'aise chez eux. C'est son premier objectif.

Mais ce n'est pas son seul dessein, il a en tête un autre projet beaucoup plus insidieux : il compte bien sur leur accueil justement si amical, pour détourner Élisabeth de ses pieuses pensées et arracher de son cœur les dernières racines de la foi. Tous deux sont des intellectuels dont la conversation passionnera sûrement Élisabeth et l'attirera vers eux. Il compte sur quelques réflexions insidieuses ou quelques railleries bien assénées sur la religion qui laisseront Élisabeth muette. Elles ne manqueront certainement pas au cours de ce séjour. Ce sera un bon point pour lui.

Contrairement aux espoirs de Félix, aucun sujet de polémique, aucune dérision sur la foi ne viennent troubler la joie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quatre charmés par les vestiges romains du Forum et du Palatin.

Deux souvenirs profonds marqueront définitivement pour elle, ces moments exceptionnels :

– L’audience pontificale de Léon XIII pour laquelle elle a une invitation au second rang dans la salle du Consistoire. Elle y assiste toute seule avec beaucoup d’émotion.

– Et surtout sa matinée dans la basilique du Vatican où elle a reçu une grâce magnifique : là, au cœur même de la chrétienté, elle a été saisie par l’immense tendresse de Dieu pour elle :

« Je suis partie seule pour Saint-Pierre, et, après m’être confessée à un prêtre parlant français, je suis allée communier à la chapelle du Saint-Sacrement. Ces instants-là ont été pleinement, surnaturellement heureux. J’ai senti vivre en moi, présent et m’apportant un amour ineffable, le Christ béni, Dieu même. Cette âme incomparable a parlé à la mienne, et toute la tendresse infinie du Sauveur a passé un instant en moi. Jamais cette trace divine ne s’effacera... Celui qui, homme, a souffert et aimé, le Dieu Un et Vivant a pris possession de mon âme pour l’éternité en cette minute ineffable. Je me suis sentie renouvelée par lui jusqu’aux profondeurs, prête à une vie nouvelle, aux devoirs, à l’œuvre voulue par sa Providence. Je me suis donnée sans réserve et je lui ai donné l’avenir<sup>47</sup>. »

Remplie d’une paix et d’une joie profondes, elle s’agenouille ensuite devant la balustrade de la *Confession de Saint-Pierre* et là, près du tombeau du fondateur de l’Église elle consacre longuement sa vie à Dieu dans la solitude et le silence du plus profond de son cœur. Cette consécration totale qu’elle avait espérée et préparée depuis longtemps, sera pour elle un point

culminant dans sa vie spirituelle, une source d'eau vive qui ne se tarira plus.

Puis, consciente que la foi est un don de Dieu, que son mariage est aussi un don de Dieu partagé, elle prie ardemment pour que son mari, cet homme à qui elle a été unie devant Dieu par une alliance éternelle, revienne un jour vers lui.

Cette consécration totale à Dieu, à Rome, restera pour Élisabeth une étape fondamentale dans sa vie de foi. À partir de ce jour, il n'y aura jamais plus pour elle, de retour en arrière. Chaque événement de sa vie se transformera désormais en un élan de renouveau intérieur

En retrouvant Félix et les Hennequin au restaurant, elle effleure à peine pour eux la révélation de cette consécration à Dieu si lumineuse et si capitale dans sa vie ; tout de suite elle se heurte à une réaction d'ironie, de critique de la part de Félix et d'indifférence de la part de ses amis. Elle est habituée à l'ironie chaque fois qu'elle esquisse quelques allusions à sa foi, mais toujours elle la reçoit comme un coup de lance en plein cœur. Elle en souffre profondément, mais se refuse toujours à y répondre.

Elle écrira plus tard :

« Quelle chose terrible que l'ironie ; savoir résister à un sourire de dédain est le signe d'une complète force morale.

Combien il est douloureux de sentir tout ce qu'on aime, tout ce qui fait vivre, méconnu ou attaqué par des préjugés, des haines, ou bien de sentir l'indifférence complète pour les choses les plus grandes de la vie et de l'âme<sup>48</sup> ! »

Elle mesure une fois de plus ce qu'elle avait déjà expérimenté si souvent : des expériences aussi intimes ne peuvent se raconter, car très vite les mots manquent ou trahissent, déforment ce qui est bien au-delà du langage humain. Élisabeth conclut :

« Mais peu m'importait ! La flamme du Christ brûlait encore au-dedans de moi<sup>49</sup>. »

Désormais, cette flamme ne s'éteindra jamais plus.

Le voyage se poursuivra par les visites de Pérouse et d'Assise, dans la douceur de l'Ombrie où l'âme de saint François laisse Félix et ses amis indifférents, mais où ils seront charmés par la beauté de la campagne, de la verdure et des chants des oiseaux.

Au retour de Rome, Élisabeth ressent une extrême fatigue. Félix l'emmènera se reposer à Jougne comme en témoigne la lettre écrite le 3 septembre par Élisabeth à madame Duvent. Cette jeune femme est l'épouse d'un peintre qui à l'époque connaît un certain renom. Élisabeth la rencontre souvent, car les deux maris ont des liens d'amitié très anciens. Les Duvent ont toujours remarqué et admiré la sûreté de jugement, le tact et la modération d'Élisabeth ainsi que sa sensibilité face aux œuvres picturales. C'est donc à elle qu'Élisabeth se confie le 3 septembre 1903. Pour la première fois, elle reconnaît la gravité invalidante de son mal tout en la noyant avec des yeux d'artiste, dans une contemplation et les belles images d'un paysage de plus en plus cher à ses yeux :

« Je voulais vous écrire, mais j'ai traversé pendant quelques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Sur la couverture elle inscrit :

« À ma nièce unique et chérie, à ma filleule par un héritage précieux et sacré, à ma petite fille d'adoption, j'offre ce témoignage d'une profonde et chrétienne tendresse<sup>61</sup>. »

Dans ce cahier sont inscrits les conseils et les enseignements que Juliette aurait certainement voulu lui prodiguer. On peut le considérer comme un véritable « trésor intérieur ». Plus tard, Félix publiera ce cahier sous le titre *La Femme Chrétienne*.

Quelques extraits suffiront à comprendre à quel point Élisabeth avait une conscience profonde du devoir d'état de la femme et de son rôle dans quatre domaines précis :

- dans la vie chrétienne,
- dans sa famille,
- dans son couple,
- dans la vie sociale.

En ce tout début du XX<sup>e</sup> siècle, l'éducation des femmes en est encore à ses balbutiements, même si l'école pour les filles n'est obligatoire que depuis les lois de Camille Sée, c'est-à-dire depuis 1881. Certes il y a eu des exceptions ; des femmes de grande valeur intellectuelle ou spirituelle ont apparu au cours des siècles précédents, mais pour la majorité la société était peu exigeante à l'encontre de la gent féminine.

La plupart du temps on demandait à une femme chrétienne de bien savoir son catéchisme, d'aller à la messe et de se consacrer à quelques bonnes œuvres charitables.

Dans sa famille elle devait faire honneur à son mari par la

façon dont elle tenait sa maison, savait recevoir, relancer une conversation dans un salon, faire preuve d'une certaine culture ; elle devait savoir broder et jouer du piano. En général on ne lui demandait pas beaucoup plus.

Quelques extraits des conseils qu'Élisabeth, en 1905, donne à la jeune Marie, suffisent pour nous convaincre de la modernité de la pensée d'Élisabeth en ce qui concerne le rôle de la femme dans la vie.

Élisabeth affirme d'abord qu'une femme chrétienne est une femme comme une autre.

Mais dans la vie, comme elle a reçu « cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde », elle a la responsabilité de se considérer comme un maillon dans la longue chaîne de la tradition chrétienne qui durera jusqu'à la fin des temps.

Pour cela, elle demande à sa nièce de ne pas devenir « cette chose navrante, ce corps dépourvu d'âme, qu'on appelle une “pratiquante” » :

« Je souhaite, ma bien-aimée, que tu sois au point de vue intellectuel une chrétienne consciente et que tu saches les raisons profondes de ta foi<sup>62</sup>. »

En cette période où l'enseignement religieux donné aux jeunes filles se limitait le plus souvent à des explications mièvres et doucereuses de rites extérieurs qui aboutissaient à une pratique conventionnelle, c'est magnifique d'entendre une telle demande d'approfondissement personnel de la foi.

Elle lui recommande ensuite de beaucoup lire, d'augmenter toujours la somme de ses connaissances afin d'élargir sans cesse

son horizon intellectuel. C'est une condition nécessaire pour jouer un rôle intelligent et efficace dans la société et dans le couple qu'elle formera plus tard avec son mari. Combien de femmes de cette génération n'avaient aucun échange intellectuel avec leur mari, car elles en étaient totalement incapables !

La famille étant pour Élisabeth la base de la société, le rôle de Marie dans sa vie d'adulte sera de fortifier partout le sens et le respect de la famille :

« Plus tard, lorsque tu en fonderas un à ton tour, tu feras de ton foyer un centre chaud et vivant d'influence et tu seras la conscience de ceux qui vivront dans ton rayonnement. Tu seras pour ton mari une amie, une compagne ; pour tes enfants un guide et l'image de la force morale. Tu posséderas cette chose précieuse dont, avec ta chère marraine, nous avons si souvent parlé et qu'elle a conservée à travers toutes les souffrances : la sérénité, la paix que rien ne nous enlève, ni les épreuves, ni les pires déchirements, puisqu'elle est de source divine et que Dieu la donne parfois en proportion de la souffrance même, par une de ces mystérieuses compensations, ignorées des hommes, mais dont il a le secret<sup>63</sup>. »

« Toute chrétienne a également une tâche sociale à remplir, et, pour toi, qui posséderas par ton éducation une valeur réelle, tu devras travailler de toutes tes forces à l'amélioration du sort matériel et moral de tous... Sois persuadée cependant que pour t'occuper avec fruit des questions si importantes aujourd'hui, en cette période de transformation que nous traversons pour travailler à l'instauration d'un nouvel ordre social chrétien, il faut s'y préparer par une étude sérieuse de ces graves

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Tu as eu tort d’essayer comme tu viens de le faire, de ridiculiser Bergson auprès de cette petite. Pense un peu que personne n’a jamais élevé son esprit sur les réalités spirituelles ; or Bergson précisément lui ouvre les yeux sur ce domaine insoupçonné. Il est le seul qui puisse la faire réfléchir sur certaines vérités. Elle l’écouterait alors qu’elle n’écouterait personne d’autres. Je t’en prie ne cherche plus à briser son pauvre miroir<sup>75</sup>.

Ce respect de l’opinion des autres a été la grande force des relations humaines d’Élisabeth.

Élisabeth a écrit :

« Il y a deux choses qui sont également profondes en moi : les convictions qui guident ma vie et que le travail de l’âme a faites vivantes et fortes, et un respect absolu total pour toute conscience et toute conviction. Pour moi, ce qui se passe entre l’être humain et Dieu est chose secrète et nul ne doit y toucher d’une main indiscrete. Je me sens d’ailleurs, trop imparfaite et faible moi-même pour me faire juge, et j’ai trop besoin d’un secours supérieur pour être sévère envers les autres<sup>76</sup>. »

Les Leseur fréquentent beaucoup des amis très chers et très proches d’eux : Jeanne et Émile Alcan. C’est un couple juif, non-pratiquant. Lui détient un poste important dans les hautes sphères du commerce international. Très intelligents tous les deux, ouverts, cultivés en particulier sur la musique et la peinture, ils partagent de nombreux goûts avec les Leseur. Amateurs de tableaux, de beaux objets anciens, ils sont des collectionneurs renseignés et passionnés. Tout autant que Félix, ils professent un agnosticisme complet.

Élisabeth s'est beaucoup attachée à la jeune femme, Jeanne. Elle dit avec admiration en parlant d'elle : « C'est une âme ! » L'une et l'autre se sentent proches tout en étant séparées par une foi qu'elles ne partagent pas. Mais elles se comprennent parfaitement, si bien qu'avec beaucoup de simplicité et de naturel, Élisabeth lui ouvre son cœur et sa propre foi. Elle sait aussi la conseiller dans les difficultés de sa vie, l'encourager, la guider et surtout faire grandir son âme. Elle lui écrit de nombreuses lettres qui constituent toute la première partie de *Lettres à des Incroyants*.

Par ces lettres dans lesquelles Élisabeth témoigne une grande confiance ouverte à son amie, nous comprenons que sa maladie dont elle ne parle jamais, est loin d'être terminée et que sa souffrance demeure permanente.

« Ma chère Jeanne, je viens vous remercier de vos mots qui m'ont apporté un doux et amical réconfort à un moment où j'étais fort peu brillante, à la surface, et au-dedans de moi-même. Je viens, en effet d'être très souffrante pendant quelques jours, et quoique mieux, il me faut et le faudra, hélas, beaucoup me ménager. Vous savez à quel point cela m'est pénible et combien la diminution de mes occupations, de certaines surtout, me coûtera. Mais ce sera un devoir et j'en ai fait la promesse à Félix et aux miens. Peut-être, essayer de faire le bien autrement qu'on ne le désire, vaut-il mieux que de le faire à son gré : cette idée-là et la force qui me viendra de plus haut que moi me feront accepter cette petite épreuve, qui n'est que la continuation de celles qui ne m'ont pas été ménagées depuis quatorze ans. Il faut que je sente en vous une amie bien fidèle et bien sûre pour entrouvrir devant vous ce coin douloureux de ma vie, dont je ne

parle jamais et que Dieu m'aide sans cesse à supporter. Peut-être faut-il L'en remercier, puisque grâce à quelques souffrances, je puis mieux comprendre et partager la souffrance humaine et que le peu que je vaux vient de là<sup>77</sup>. »

Arrêtons-nous quelque peu sur les points forts de cette lettre :

– Elle parle en toute simplicité à son amie de sa maladie qui évolue ; elle ne la dissimule pas, elle ne masque pas ses mots, elle ne s'en plaint pas.

– Comme Marie, elle dit « oui » tout simplement, et c'est ce « oui » qui la rend libre d'envisager dans sa vie tout autre chose que ce qu'elle avait prévu : accepter de suivre une voie autre que celle qu'on avait choisie. Pour Élisabeth, c'est faire le bien autrement qu'elle le désirait, et se servir de sa souffrance pour mieux comprendre celle des autres.

– Les psychologues contemporains parlent souvent de l'importance du « lâcher prise », qui n'est finalement que la première étape de l'acceptation d'une épreuve lourde entraînant un changement de vie.

C'est ainsi qu'elle envisage sa mission avec une paix intérieure totale :

- Des points très positifs que l'on retrouvera dans d'autres lettres, exprimés sous des formes un peu différentes mais toujours dans la même optique.

Le « oui » tout simple à l'acceptation de sa vie telle qu'elle est :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Élisabeth, déjà assez affaiblie pendant ce séjour à Vienne, qui sera un de leur dernier voyage à l'étranger, dissimule la plupart du temps sa fatigue à son mari. En son absence, elle reste souvent allongée dans sa chambre d'hôtel ; ou bien elle lit dans un fauteuil à l'ombre des grands arbres. Elle ne lui parle jamais de sa fatigue et l'accueille avec un sourire quand il la retrouve.

« Le silence est bienfaisant pour l'âme, nécessaire au recueillement, favorable à l'humilité. Me souvenir de Jésus durant sa vie et aux heures de la Passion. »

À partir des années 1907, la maladie hépatique d'Élisabeth devient de plus en plus invalidante. Elle consulte de nombreuses sommités médicales. Certains médecins songent à une opération, d'autres n'en voient pas l'utilité. Tous sont unanimes pour prescrire le repos et de longues heures de chaise longue une grande partie de la journée.

Une interminable période de maladie et de souffrance va alors commencer.

Après ce voyage, la vie d'Élisabeth se ralentit en raison de l'évolution de sa maladie. Les crises se succèdent, séparées toutefois par quelques périodes de stabilité où tous deux ont l'impression pendant quelques semaines, que tout va reprendre comme avant.

En réalité, comme l'explique Félix à une période où les progrès de la médecine ne permettaient pas un autre diagnostic : « Son foie ne remplissait plus son rôle de défenseur de l'organisme contre les toxines qui provenaient de la blessure chronique. »

Félix s'adresse alors aux meilleurs spécialistes de Paris, en premier lieu le docteur Létienne, chirurgien réputé, qu'il a connu lorsqu'il était étudiant en médecine.

Faut-il envisager une opération ? Ce premier chirurgien consulté semble un peu déconcerté par cette maladie relativement rare pour laquelle il n'existe encore aucun moyen précis d'investigation. Il ne sait quelle décision prendre et finalement, après de longues hésitations, il renonce à envisager une opération qui lui paraît difficile ; il ne cache pas qu'Élisabeth doit se ménager beaucoup, car elle est déjà dans un état sérieux.

Élisabeth écrit une longue lettre à sa belle-mère pour l'informer de son état :

« ... Mon cas a d'ailleurs prodigieusement intéressé le chirurgien, qui s'excusait parfois des exclamations qui lui échappaient comme à quelqu'un se trouvant en présence d'un spécimen rare et curieux. Il m'a dit qu'il fallait, par le repos, calmer la fermentation actuelle du point malade, parce que, a-t-il ajouté, "si plus tard cela s'aggravait et qu'il fallût intervenir, cela m'ennuierait, mais ennuerait encore bien plus le chirurgien qui devrait m'opérer". En somme ce chirurgien, le docteur Gosset, qui est le premier de Paris maintenant, a été très consciencieux ; il a d'ailleurs cette réputation.

Je vais donc mener une vie de recluse qui ne me déplaît pas, à part les occupations qu'il faut sacrifier et l'ennui de retenir Félix au-dedans. Vous êtes une belle-mère comme on n'en voit pas, trouvant que sa belle-fille pense trop à son fils ; j'ai bien compris votre délicate et consolante pensée. Mais je l'enverrai tout de même de temps en temps se distraire chez des amis ou

chez les Paul<sup>85</sup>. »

Quand Élisabeth évoque une vie de recluse qui ne lui déplaît pas, elle sait qu'elle a en elle de nombreuses ressources spirituelles et intellectuelles pour la soutenir. Elle disposera de beaucoup plus de temps et de silence pour s'y consacrer. Elle sait aussi que son mari toujours si attentif sera proche d'elle pour affronter cette épreuve et sans doute se rapprocher encore plus d'elle. À deux, affronter la maladie lui semble moins difficile.

Quelques joies cependant viennent égayer ces jours sombres. En 1908, Félix est décoré de la Légion d'Honneur. Il est très heureux de lui annoncer cette nouvelle, car il sait combien elle sera fière de lui. Son travail de politicien, d'économiste, de journaliste est enfin officiellement reconnu. Dès qu'elle apprend cette distinction, Élisabeth prend la plume et écrit au nouveau Chevalier qui est avant tout celui de son cœur :

« Sans jeûne long, prière ardente ou veilles d'armes ; te voilà  
chevalier ; reçois donc de ma main  
Entre un heureux sourire et quelques douces larmes,  
Le frais ruban que tu pourras porter demain.

Tout mon cœur pénétré de tendresse à cette heure  
Te fête en un élan d'orgueil pur et joyeux,  
Ma voix murmure, alors que je ris et pleure :  
Nous portons maintenant une croix tous les deux.

Par ton labeur de chaque jour et ta vaillance  
Tu tressas lentement le ruban désiré,  
Et puisque le génie est longue patience

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le souci secret de voir Félix revenir un jour à la foi ne la quitte jamais. Certes il est peut-être moins agressif maintenant, mais il reste profondément athée. Elle le sait. S'appuyant sur une phrase très humaine de l'Évangile : « On juge un arbre à ses fruits », elle se donne une règle de vie pour aborder avec lui d'éventuelles conversations et pour lui faire constater les fruits qu'il peut comprendre, de la foi qui la porte.

« Devoirs envers mon cher mari d'abord : tendresse qui n'a même pas le mérite d'un devoir, souci constant de lui être utile et agréable. Surtout observer une extrême réserve sur tout ce qui touche aux choses de la foi qui pour lui sont encore recouvertes d'un voile. Si parfois une affirmation tranquille est nécessaire, ou si je puis entrouvrir avec fruit un coin de mon cœur, que ce soit là une démonstration rare, faite à bon escient, en toute douceur et sérénité. Lui montrer les fruits sans la sève, ma vie sans la foi qui la transforme, la lumière qui est en moi sans parler de celui qui l'apporte à mon âme ; révéler Dieu sans prononcer son nom, voilà, je crois, la seule forme que peut prendre mon désir de conversion et de sainteté pour le cher compagnon de ma vie, mon Félix bien-aimé<sup>92</sup>. »

Ce qui ne l'empêche pas de noter quelques jours plus tard :

« Souffrance très vive d'une soirée passée à entendre railler, attaquer, critiquer ma foi et les choses spirituelles. Dieu m'a aidée à conserver la charité au-dedans, la sérénité au-dehors ; à ne rien renier ou trahir sans cependant irriter par des affirmations trop rigides ; mais que cela représente d'efforts et d'intimes tristesses et que la grâce divine est alors nécessaire à ma faiblesse ! Mon Dieu, me donnerez-vous un jour... bientôt...

la joie immense d'une pleine communion d'âme avec mon cher mari, d'une même foi et d'une existence tout orientée vers Vous pour lui comme pour moi<sup>93</sup> ? »

Dans ses résolutions elle accorde la part la plus importante de ses journées à la prière et à la méditation de la parole de Dieu, des Évangiles.

Élisabeth lit et relit sans se lasser les écrits de sainte Thérèse d'Ávila. Cette femme, bien que d'un autre siècle et d'un autre pays, a mené elle aussi une vie de recluse ; elle a traversé longuement une existence de malade ; elle a connu, elle aussi, un renouveau de sa foi à la lecture de saint Augustin ; elle a vécu, elle aussi, des échanges d'amour avec Dieu ; elle aussi a eu un souci des « âmes ». La perfection que Thérèse cherchait dans sa vie spirituelle est un modèle pour Élisabeth et les moyens accessibles proposés par Thérèse touchent son cœur.

En juin 1908, une nouvelle rechute aggrave l'état de santé d'Élisabeth. Elle doit passer tout l'été étendue sur son lit dans leur appartement. Félix la quitte le moins possible. Elle le remercie sans cesse pour toutes les attentions qu'il a pour elle et lui témoigne sa reconnaissance plusieurs fois par jour pour tant de gentillesse à son égard. De son côté, il s'étonne chaque jour davantage devant sa paix intérieure, sa douceur et son attention à tous ceux qui viennent la voir. Souvent une interrogation s'impose à son esprit : comment une si grande malade aux prises quotidiennes avec la souffrance peut-elle être si sereine ? Si ouverte aux problèmes des autres ? Sa foi serait-elle la raison majeure de son calme ? Où donc puise-t-elle tant de force intérieure et de paix ?

Dès qu'elle est transportable, Félix, sur les conseils des

médecins, envisage de l'emmener à Jougne dont l'air vivifiant l'a toujours remise sur pied. Mais elle ne peut voyager qu'étendue. Félix n'hésite pas à mettre sur pied, avec l'aide des P.L.M.<sup>94</sup> dont ce n'est pas encore l'habitude, un ensemble de solutions pratiques pour que ce déplacement puisse se faire dans les meilleures conditions : une voiture viendra les prendre à leur domicile parisien pour les conduire à la gare où un fauteuil roulant les attendra ; un compartiment spécial fauteuil lit sera à leur disposition dans ce train qui n'en comporte jamais. Félix demande ensuite une permission à la direction des P.L.M. et des chemins de fer fédéraux suisses pour que ce train puisse exceptionnellement s'arrêter à la gare Hôpitaux/Neufs-Jougne, le temps de descendre le fauteuil roulant. Pour le bien-être de sa femme aucune démarche, si insolite soit-elle, ne le fait reculer.

Comme toujours, le bon air de Jougne à plus de mille mètres d'altitude, la joie de retrouver ses montagnes plantées de sapins et ses larges paysages, remet tout doucement Élisabeth sur pied ; étendue sur la terrasse, elle achève de broder pour l'église de Jougne un lambrequin en tapisserie, une nappe pour l'autel de la Sainte Vierge, commencée l'été précédent. Elle emmènera Félix, la veille de l'un de ses départs, dans l'église où il ne va jamais, pour l'admirer sur place.

Elle reste trois mois à Jougne. Bien évidemment, les obligations professionnelles de Félix lui interdisent de rester trois mois absent de Paris. Il en est très chagriné, car après tant d'épreuves déjà traversées ensemble, il est plus amoureux que jamais. Il mesure l'importance ou la joie de sa présence auprès de sa femme et pour elle et pour lui. Il ne reviendra que les dimanches ; c'est alors une chaîne familiale ininterrompue qui se met en place afin d'assurer une permanence auprès

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



# Chapitre 18

## *Les Lettres sur la souffrance*

Tel est le titre sous lequel ont été publiées plus tard par Félix, les soixante-dix-huit lettres échangées entre Élisabeth et sœur Marie Goby du 19 décembre 1910 jusqu'au 12 mars 1914, un mois avant la mort d'Élisabeth<sup>102</sup>.

Elles nous permettent de suivre Élisabeth et Félix dans leur vie quotidienne, dans leur courage face à l'épreuve. Elles nous livrent aussi les secrets d'une vraie « rencontre » spirituelle fructueuse et profonde entre une jeune femme malade et une religieuse hospitalière inconnue, aux prises avec des difficultés. L'une et l'autre veulent s'aider, s'épauler et se confier, car l'une et l'autre souffrent d'un isolement spirituel et d'incompréhensions.

Élisabeth lui écrit :

« Votre affection est devenue la douceur de ma vie ; jusqu'à présent, mes plus chères tendresses m'apportaient peu au point de vue surnaturel : les âmes que j'ai trouvées sur ma route avaient surtout besoin du très peu que je pouvais leur donner. Et voilà que dans ce désert intérieur que la grande source divine alimentait seule (il est vrai qu'elle suffit à tout) j'ai trouvé la jolie petite goutte claire et rafraîchissante qui a fait tant de bien à mon âme. Je ne puis m'empêcher de penser que c'est une jolie attention, une délicieuse gâterie du bon Dieu qui a voulu pour le

cœur qu'il soutenait seul, un peu de douceur humaine, de tendresse chrétienne et de surnaturel appui<sup>103</sup>. »

À son tour la religieuse lui écrit :

« Vous êtes, mon Élisabeth, l'amie de toutes les heures et de toutes les saisons ; mais surtout vous êtes l'amie incomparable aux heures douloureuses et aux saisons dures et pénibles. »

La soumission totale à la volonté de Dieu, l'abandon à la providence et l'acceptation des devoirs inhérents à cette nouvelle étape en sont le fil conducteur, confié par Élisabeth comme témoignage de son existence présente et comme règle de vie :

« Accomplir ce que je considère le devoir ; œuvres de charité, dévouement pour d'autres ou pour les pauvres, de façon que personne ne puisse en prendre ombrage et que cela ne fasse pas tort aux devoirs immédiats ; ne jamais sacrifier le travail intellectuel, et le faire régulièrement ; devenir cependant un peu mondaine, en dépit de mon amour du chez-moi, de la vie simple et de la solitude, pour plaire à Félix et à ceux qui m'entourent ; au total, accomplir les devoirs les plus divers, sans que personne ne se doute de la peine que je puis avoir à les concilier, m'oublier moi-même, développer ce que Dieu m'a donné de raison et d'intelligence, bannir absolument l'orgueil, même sous ses formes les plus subtiles et que je connais bien, aimer fortement et sans recherche de moi-même, vouloir chaque jour et à chaque heure, soutenue par la grâce divine, ce qui est le devoir présent et ne jamais négliger un devoir, si infime soit-il, voilà ma tâche<sup>104</sup>. »

On peut comprendre que le titre *Lettres sur la souffrance* puisse rebuter des lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle, surtout si la souffrance est liée à la religion. Le mot « souffrance » revêt obligatoirement une teinte doloriste qui repousse. Dans la civilisation actuelle, où tout semble fait pour la supprimer et offrir un monde de loisirs et de plaisirs, soixante-dix-huit lettres sur ce sujet peuvent sembler trop austères à certains. Pour d'autres, le jansénisme n'est pas complètement mort et conduit encore certains à penser que pour prouver à Dieu qu'on l'aime il est nécessaire de souffrir.

Ils oublient que Jésus a dit : « Je veux que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite » (Jn 15, 11). Jésus ne demande pas que, pour lui plaire, on surajoute des souffrances à sa vie ; il dit paternellement que, dans l'épreuve de la souffrance, il est avec nous et qu'il nous aide à la vivre : « Venez à moi vous tous qui peinez sous le fardeau » (Mt 11, 28-31).

L'expérience montre que la souffrance existe tôt ou tard dans toute vie et que personne ne peut la nier. Les loisirs et les plaisirs offerts par notre société ne l'effacent pas, ils aident à la supporter, à l'oublier par moments. Certes ils peuvent distraire et nous verrons combien Félix dans ces dernières années a multiplié pour sa jeune femme les distractions et les voyages. Il n'empêche que l'un et l'autre savaient que cette maladie fatale entraînerait, inéluctablement le temps de la séparation.

Comme tous les couples confrontés à cette situation, ils font face au jour le jour, n'en parlent que très peu entre eux, sans doute pour ne pas enlever son espoir et son courage à l'autre.

Même s'il existe de nos jours des unités de soins palliatifs ou des calmants de la douleur, les souffrances de certaines maladies

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

immense d'une pleine communion d'âme avec mon cher mari, d'une même foi et d'une existence tout orientée vers Vous pour lui comme pour moi<sup>113</sup> ? »

Son isolement spirituel est total. Seule la correspondance avec sœur Goby lui permet d'ouvrir son cœur et de se confier.

Avec le temps et des échanges de lettres de plus en plus intimes, des liens spirituels profonds s'établissent entre Élisabeth et celle qu'elle appelle désormais « ma sœur aimée » et à qui elle fait toutes ses confidences. Elle lui dit qu'au moment de la communion elle prie avec elle et qu'elle l'envie de pouvoir aller vers les autres avec finalement l'identité d'une religieuse.

Elle, pour atteindre le cœur des autres, elle doit s'envelopper d'un « voile de mondanité » afin de ne pas paraître inquiétante ou gênante à ses proches ou amis généralement incroyants ou tièdes qui l'approchent.

Et que dire de ses conversations avec son mari !

Les allusions à l'agnosticisme de Félix et à leur impossibilité de communiquer sur sa vie spirituelle, sont récurrentes. Et pourtant...

Au cours de l'année 1912, il semble qu'une lueur d'espoir s'ouvre dans l'horizon d'Élisabeth jusque-là si noir face à l'attitude de son mari : dans une lettre écrite à sœur Goby quelques jours après Noël, elle l'informe avec joie que Félix l'a accompagnée à la messe de minuit.

Dans une autre lettre elle lui écrit :

« Quant à mon cher mari, il est travaillé intérieurement et si Dieu veut bien être prodigue de grâces, Il prendra cette âme

toute à lui<sup>114</sup>. »

# Chapitre 20

## La grâce de Lourdes

À cette époque, les épreuves ne sont pas épargnées à Élisabeth. Son état de santé empirant, elle n'arrive plus à trouver la paix intérieure nécessaire pour prier et à consacrer à Dieu le temps qu'elle souhaiterait. Elle reconnaît elle-même passer par une période de sécheresse et d'aridité.

Félix est souvent absent toute la journée, toujours très absorbé par sa profession. Élisabeth doit soutenir sa mère atteinte de bronchite chronique. Elle semble maintenant affaiblie par l'âge et les deuils.

C'est alors que son neveu de 12 ans, Maurice, le fils de sa sœur Amélie déjà souffrante depuis des mois, s'est grièvement blessé en jouant avec un petit canon d'enfant. La blessure s'est infectée ; il a fallu transporter trois fois l'enfant sur la table d'opération avec une amputation en perspective. C'est la consternation familiale. Élisabeth, comme à l'accoutumée très attentive aux uns et aux autres, porte vaillamment les souffrances de chacun dans ses prières, en union avec sœur Goby à qui elle demande de s'unir à ses supplications. Elle promet de se rendre en pèlerinage à Lourdes si l'enfant guérit.

Quelques semaines plus tard, Maurice est complètement remis ; Élisabeth désire accomplir sa promesse sans attendre. Elle-même traverse une période de répit sans savoir combien de temps elle durera. C'est donc le moment d'aller à Lourdes. Pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## Chapitre 22

### Quand la maladie envahit toute la vie

Au printemps 1913, Élisabeth doit rester totalement alitée une quinzaine de jours ; des maux de tête violents, des vertiges, des vomissements répétés laissent craindre une reprise pénible des troubles hépatiques. Mais d'autres symptômes font déceler une lymphangite, conséquence de son cancer du sein. Félix, très inquiet, mais cependant absorbé par ses obligations professionnelles, s'échappe du bureau chaque fois qu'il le peut pour venir à son chevet.

« Mon cher Félix est la perle des garde-malades et son dévouement est inépuisable. Que Dieu le récompense de ses tendres soins<sup>126</sup> »,

écrit Élisabeth à son amie religieuse à qui elle confie qu'elle est « au pied de la croix ».

Félix convoque les médecins les plus réputés des hôpitaux de Paris, si bien que pendant quelques semaines, avec un traitement bienfaisant, les troubles se calment et une existence presque normale semble reprendre lentement.

Une vie heureuse recommence en effet avec la joie de pouvoir assister ensemble au repas de fiançailles de leur nièce Marie le jour anniversaire de ses vingt ans. Le garçon est un brillant étudiant de l'École Polytechnique. Les Leseur en sont fiers et l'accueillent tout de suite comme un nouveau membre aimé dans

leur grande famille. La maman d'Élisabeth elle aussi est présente, heureuse de voir sa petite-fille prendre avec confiance et amour le chemin de son avenir.

En juillet, Félix doit se rendre à Gand en Belgique pour des raisons professionnelles. Il n'a jamais voyagé sans Élisabeth qui l'a toujours accompagné partout. Pourquoi ne viendrait-elle pas avec lui puisque apparemment elle mène une vie normale depuis quelques semaines ? Le séjour sera court ; et surtout après la mauvaise période qu'elle vient de traverser, le voyage et le grand air de cette région maritime balayée par les vents venus de la mer ne pourront que lui être salutaires. Félix étant membre du jury de l'exposition de l'Économie sociale, il devra faire face dans la journée à ses exigences professionnelles ; mais pendant les quelques heures où il sera occupé, Élisabeth ira dans la cathédrale Saint-Bavon voir le fameux retable de *l'Agneau Mystique*. Ils reprendront rapidement le chemin du retour après cette petite escapade en amoureux.

À Gand, Élisabeth se sent très fatiguée. Le voyage en train a été trop rude pour elle. Elle doit rester couchée à l'hôtel, mais lorsque Félix lui propose un retour par Bruxelles qui le tente, elle l'accepte encore, sans doute pour lui faire plaisir. Elle est épuisée. Le voit-il ou feint-il de ne rien voir pour qu'elle ne se considère pas comme une grande malade à qui plus rien n'est permis ?

Rentrée chez elle à Paris, après une quinzaine de jours de grand repos, la maladie semble suffisamment maîtrisée pour que le départ en vacances familiales à Jougne puisse être à nouveau envisagé. Elle confie à son amie religieuse :

« Depuis quelque temps, le Bon Dieu m’offre bien des épreuves, et à travers beaucoup de lassitudes, de peines et de dégoûts de toutes sortes, mon union à Lui augmente et j’expérimente ce mélange étrange de souffrance et de joie profonde (non sensible) qui faisait dire à saint Paul : “Je surabonde de joie au milieu de la tribulation”. Comme il est bon, notre maître, et quel ami Il est pour notre âme ; avec lui, vraiment la peine n’existe plus ou plutôt se transforme absolument<sup>127</sup>. »

Mais elle va mal. De jour en jour le départ à Jougue doit être reculé. L’état d’Élisabeth s’aggrave au point de ne plus connaître de répit. Pour moins souffrir de la chaleur de Paris en ce début du mois d’août, Félix la conduit à Sèvres chez des amis. Dans leur jardin, à l’ombre des grands arbres et dans la verdure, elle sera sans doute plus à l’aise.

Elle ne peut y rester que quelques jours. L’obligation de soins plus précis exige de transporter la malade dans la maison de santé des religieuses franciscaines, rue de Maurepas. Pour le trajet, Félix, très inquiet mais maître de lui, doit commander une ambulance. Élisabeth s’abandonne complètement à la volonté de Dieu et, par la grande paix qui émane d’elle, suscite l’émerveillement de son mari qu’elle reconforte.

Depuis longtemps elle a accepté la certitude de sa mort prématurée, suivie de la conversion de son mari. Trop malade pour se lever, elle lit encore avec intérêt *La philosophie bergsonienne* de Jacques Maritain. Elle en parle à son mari sidéré. Maritain intéresse Élisabeth depuis longtemps. Elle n’ignore pas qu’il était agnostique et qu’il est devenu profondément chrétien. Plus qu’une autre, elle a suivi son cheminement. Elle a apprécié son attachement à Bergson. Cet

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Chapitre 24

### Félix après la mort d'Élisabeth

Depuis qu'il est seul, Félix est dans le désespoir. Son appartement, si plein dans les moindres détails de la présence d'Élisabeth, lui paraît infiniment vide. Il se culpabilise de ne pas avoir été assez présent, de ne pas avoir estimé suffisamment la hauteur de ses pensées, de l'avoir fait souffrir sans s'en rendre compte, de l'avoir même à certains moments, bousculée dans ses croyances les plus fortes. Il écrit à un ami :

« Je me reproche de ne pas l'avoir assez comprise, assez entourée de tendresse. Elle m'a laissé un testament spirituel qui est une page admirable et qui constitue tout un plan de vie que je m'efforcerai de suivre pour être digne d'elle<sup>137</sup>. »

Ce plan de vie est très précieux pour lui car il est écrit de la main de celle qu'il a tant aimée ; mais il paraît tellement loin de ses convictions que, pour l'instant, il ne voit pas comment le suivre.

Il est très entouré par sa belle-sœur Amélie et son mari, Maurice Duron, le médecin qui a soigné fraternellement Élisabeth pendant toute sa maladie. Il prend de nombreux repas chez eux, ainsi que chez les Le Dantec. Il a en charge maintenant et sa propre mère très âgée et madame Arrighi envers qui il se fait un devoir de se conduire comme un fils.

Depuis qu'Élisabeth n'est plus là, la bibliophilie l'intéresse

beaucoup moins. Lui qui était un lecteur si assidu n'a même plus envie de lire. Il se contente de parcourir les journaux. Tous les matins, il se rend au cimetière Montmartre. C'est le seul endroit au monde où il a envie de vivre, près d'Élisabeth.

Un jour où il pleure chez Amélie, la jeune sœur d'Élisabeth, celle-ci lui révèle qu'elle possède un document précieux pour lui : un *Journal* dans lequel, de 1899 à 1913, Élisabeth a noté les événements de leurs vies à tous deux et ses pensées les plus intimes pour elle seule.

Amélie, pour avoir reçu quelques confidences d'Élisabeth, sait que celle-ci y a tellement mis le plus profond d'elle-même qu'à plusieurs reprises, elle avait souhaité brûler ses écrits. Livrer son intimité spirituelle, l'histoire de son âme à la curiosité de profanes après sa mort lui avait paru un sacrilège.

Amélie avait insisté pour qu'elle le garde, au moins pour Félix. Lui, son mari avec qui elle avait partagé sa vie, devait avoir le droit de lire les mots de son intimité spirituelle. Il en serait certainement ému. Et finalement ce *Journal* était chez elle, à la disposition de Félix.

Elle lui remet alors trois cahiers revêtus d'une couverture de moleskine noire, recouverts de l'écriture fine d'Élisabeth. Personne ne les a encore jamais lus. Tout au plus, Élisabeth en avait-elle lu quelques passages à sa sœur.

Rentré chez lui Félix se met à lire avec émotion ces pages écrites par son épouse. Sans doute connaissait-il un peu la hauteur de ses aspirations, mais il ne soupçonnait pas l'intensité de sa vie spirituelle.

Mais surtout, il est en admiration devant la beauté de son écriture, bien que visiblement elle n'ait jamais eu aucun souci de recherche littéraire. Ce n'était pas dans son caractère. Elle a écrit au fil de la plume sans rature ni surcharge, comme son cœur le lui dictait. Lui qui est tant habitué à lire les grands auteurs, il estime que l'ensemble de ces cahiers constitue un ouvrage digne d'un véritable écrivain. Mais, pense-t-il, son enthousiasme est forcément partial !

Il a l'impression qu'elle lui parle ; il revit des moments de leur vie commune qui, malgré la maladie étaient encore ceux du bonheur. Il est conquis par la profondeur de ses pensées, par son amour silencieux pour lui, qui a été le pilier de toute sa vie.

Mais ce qui le bouleverse le plus, c'est de découvrir les souffrances qu'involontairement il a causées à Élisabeth, les sacrifices qu'elle a faits pour lui, l'offrande de tant de souffrances jusqu'à la fin, pour qu'il se tourne vers Dieu. Il mesure que dans leur couple il y a eu entre eux comme un mur infranchissable qu'il n'a jamais cherché à abattre et ce mur les a fait souffrir, chacun à sa façon, surtout elle. Et il se culpabilise.

Bloqué dans son rationalisme, il ne comprend pas tout de suite la portée chrétienne de ces cahiers que pourtant il lit et relit chaque jour au point de ne plus pouvoir s'en détacher. Peu à peu ils deviennent pour lui la seule nourriture quotidienne qui lui permette de tenir bon dans sa souffrance en lui apportant la fine pointe de l'âme d'Élisabeth. Ils sont pour lui la présence spirituelle de son épouse. Par moments, il a l'impression qu'elle lui parle dans le fond de son cœur, peut-être encore plus que de son vivant où la discrétion et le silence s'imposaient à elle par respect pour ses convictions d'athée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



alors le long et douloureux exode des Parisiens sur les routes.

Pendant quatre ans, la France va vivre l'une des périodes les plus violentes de son Histoire.

Une partie de ses collaborateurs du *Conservateur* sont mobilisés. Devant l'urgence de la situation, son conseil d'administration, du moins ce qu'il en reste, se réunit le 25 août.

Tous sont unanimes pour charger le directeur d'une mission délicate : mettre à l'abri loin de Paris menacé par l'invasion allemande, tout le fonds monétaire de la compagnie. Félix devra transporter à Bordeaux – pour l'instant la ville la plus sûre où le gouvernement a trouvé refuge – la grosse somme d'argent liquide déposée par l'ensemble des actionnaires ainsi que les titres au porteur gardés dans les coffres de la compagnie. Une valeur considérable à emporter avec lui dans une valise discrète uniquement à bout de bras. La compagnie ne peut pas se permettre de trahir la confiance de ses clients et risquer de leur faire perdre l'argent qu'ils lui ont confié.

Les trains étant bondés et trop dangereux pour le transport de telles sommes, il sera indispensable de prendre jusqu'à Bordeaux, dès le lendemain, un taxi que sa compagnie lui a déjà réservé pour ce délicat transfert de fonds.

Ce que personne n'avait prévu, c'est que tous les taxis de Paris seraient réquisitionnés par le maréchal Joffre afin de transporter les troupes sur le front de la Marne. Impossible alors de voyager comme prévu en taxi. Les usagers doivent donc se rabattre sur des « loueurs » privés. Pour suppléer au manque de taxis, beaucoup offrent leurs services improvisés. Pour eux c'est

le temps de la fortune !

Conscient de la difficulté de sa mission dans une France totalement en déroute, Félix, habitué à prendre des responsabilités, s'organise rapidement. Il met en place à l'avance toutes les garanties pour que le voyage s'effectue dans les meilleures conditions : il se procure un permis de circulation, se rend chez un loueur qu'on lui a recommandé et loue une voiture pour le 31 août à sept heures du matin. Il prépare avec soin une grosse valise dans laquelle il enfouit ses titres, ses liasses de billets de banque et par-dessus tout le *Journal* d'Élisabeth dont il ne songe jamais plus à se séparer.

Le jour du départ, quand il se présente chez son loueur avec sa valise, celui-ci lui annonce qu'il n'a plus aucune voiture disponible. Depuis la panique provoquée par les événements et l'exode qui a suivi, toutes ses voitures ont été prises d'assaut.

Reste la solution du train, mais toutes les gares sont assiégées, tous les trains bondés. Il sera difficile de circuler.

Consterné, Félix comprend qu'il est bloqué dans Paris et probablement pour longtemps ; il est angoissé devant cette impossibilité de ne pouvoir remplir la mission dont il connaît l'importance pour sa compagnie et ses clients ; découragé et ne voyant aucune issue dans l'immédiat, il songe à Élisabeth qui savait toujours l'aider à trouver une solution dans les situations difficiles ; il se sent encore plus abandonné et plus seul que jamais. Et il lui demande son aide.

Pendant qu'il discute encore dans le bureau de location, un monsieur inconnu, apparemment venu juste pour prendre un

renseignement, a entendu sa conversation. Il comprend tout de suite l'embarras de Félix. Il s'approche de lui et lui dit qu'il part justement à Bordeaux dans quelques minutes. Un ami lui a prêté une grosse voiture. Il a un chauffeur. Il dispose d'une place pour lui et sa grosse valise. Le miracle !

À peine quelques kilomètres après la sortie la capitale, le voyage se révèle difficile voire presque impossible. L'exode a mis sur les routes des milliers de Parisiens à pied, en voiture, sur des charrettes, en voitures à bras sur lesquelles des meubles sont ficelés, des personnes âgées exténuées traînées par leurs familles. Le spectacle de cette population paniquée, en plein désarroi, est bouleversant. Jusqu'à Orléans, ils longent une immense coulée humaine désorganisée.

À Vierzon, devant l'encombrement de la route, le chauffeur renonce à aller plus avant et annonce à ses passagers qu'il va les déposer devant la gare. Qu'ils continuent leur voyage par leurs propres moyens ! Bonne chance !

Par bonheur, un train à destination de Bordeaux est annoncé à minuit. L'attente sur le quai noir de monde est longue, mais Félix entrevoit enfin l'issue de son voyage. Las ! Lorsque le train entre en gare et se range le long du quai, il s'aperçoit vite qu'il est déjà bondé jusqu'aux marchepieds : compartiments et couloirs sont surchargés de voyageurs debout, assis, couchés par terre, serrés les uns contre les autres. Impossible d'avancer.

Tous les compartiments sont pleins. Félix finit par pouvoir se hisser dans le fourgon à bagages surchargé au moment où le train démarre. Dans un coin, il ne trouve qu'une grosse malle à peu près stable sur laquelle il peut s'asseoir. Pour un habitué des trains de luxe et des wagons-lits, quelle épreuve ! Il doit serrer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fortuite est dans le plan de Dieu.

Il comprend essentiellement la place et le rôle de l'amour d'Élisabeth dans la transformation de son mari. C'est la première fois que celui-ci peut ainsi s'exprimer aussi librement et intimement. Mais pour lui, tout n'est pas facile dans la foi. De nombreux points que toute sa vie il a rejetés à la lumière de son raisonnement et de son intelligence restent encore de vrais obstacles ou de réels sujets de perplexités. Félix les exposera à son interlocuteur au cours de plusieurs rencontres ultérieures.

Quelques semaines plus tard, le père propose à Félix de se confesser, puis de communier.

Qui ne voit pas là l'image du Père de l'enfant prodigue qui depuis des années attend son enfant sur le seuil de sa porte et court vers lui en lui tendant les bras quand il voit sa silhouette se dessiner au fond de l'horizon ?

Après ces moments forts, le « recommençant » comme on dit de nos jours, se rend dans la chapelle de la rue Goujon qu'Élisabeth fréquentait si souvent, pour la prier ou pour prier avec elle. Il sait que c'est elle qui l'a guidé et soutenu pendant ces mois de chagrin, de détresse, de rejets, d'hésitations. Malgré son absence, il a été porté et guidé par son amour et s'il a été porté presque malgré lui vers un désir d'eucharistie en lui, ce ne peut être que grâce à elle. Si elle le voit, elle doit se réjouir du haut du ciel. Rayonnant, Félix comprend enfin la phrase d'Élisabeth au cœur de ses souffrances offertes pour lui :

« Tu viendras me retrouver, je le sais<sup>145</sup>. »

Dans une causerie qu'il fit plus tard à Rennes en 1927, Félix,

devenu le père Leseur, témoignera que les choses n'avaient pas été si évidentes pour lui. Il avouera qu'en sortant de la chapelle, il avait éprouvé à nouveau un sentiment de rejet. Il espérait vivre une sorte de communion avec Élisabeth dans la foi, mais il n'avait absolument rien ressenti sinon une sensation de reniement de tout ce qui avait été sa vie, un désenchantement douloureux, un néant :

« Je me suis trompé. Je me suis monté le coup. J'espérais avoir des lumières et je n'ai rien trouvé<sup>146</sup>. »

Persuadé d'avoir été à plusieurs reprises victime de son imagination ces temps derniers, il décide une fois de plus ce jour-là de tout abandonner définitivement. Désormais, il est convaincu que son soi-disant cheminement spirituel n'est qu'un égarement dû à la douleur d'avoir perdu sa femme. Ce ne sera qu'un épisode dans sa vie. Il lui faut tourner la page. La vie doit maintenant continuer pour lui ! Il est encore en pleine force de l'âge. Il est directeur de l'une des plus grosses compagnies d'assurances de Paris. Il a un avenir devant lui. Il a été le jouet de son imagination ou de son chagrin. Il doit se ressaisir et recommencer à vivre.

Comme tous les jours, il se rend alors sur la tombe d'Élisabeth. En attendant le métro, assis sur un banc de la station Marbeuf, il se répète intérieurement cette rationnelle et sage décision sans retour, lorsque tout à coup il croit entendre, dans la révolte ou le désarroi du fond de son cœur, la voix d'Élisabeth. Il se sent tout envahi par son amour et par une grande paix intérieure. Et il comprend comme dans une révélation :

« Si, après avoir toute ton existence d'homme renié, combattu Dieu et Jésus-Christ, tu as cru parce que tu t'es confessé et que tu as communiqué, que tu allais posséder d'emblée toutes les clartés, toutes les consolations, ce serait presque immoral. Il ne s'agit plus ici de ta sensibilité, mais de ta volonté que tu dois mettre dorénavant au service du Christ pour conquérir vraiment la foi avec sa grâce<sup>147</sup>.

Il est bouleversé. Pendant toute la durée du trajet en métro, il repense à cette phrase si clairement venue à son esprit. Il médite. C'est un dernier revirement. Et quand, au bout de la longue allée, il arrive sur la tombe d'Élisabeth, la lumière s'est faite définitivement dans son cœur. Il a enfin acquis la certitude qu'il attendait depuis longtemps.

Sans hésitation, il décide d'aller à nouveau communier le lendemain et de mettre désormais sa vie au service de ce Dieu plein d'amour qu'il avait tant combattu et qui s'était servi de cette perle précieuse qu'était l'amour de sa femme, pour l'appeler.

« Si tu savais le don de Dieu !... » (Jn 4, 5-42), dit Jésus à la Samaritaine. Ce jour-là, c'est à Félix qu'il l'a dit et Félix, après tant d'années et tant de combats, a enfin compris le sens de cette phrase.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



il s'accommodera de l'inconfort d'une cellule monacale ou d'un règlement très minuté auquel il n'a jamais été habitué.

Il lui demande alors de faire une retraite de plusieurs semaines dans un couvent où il partagera totalement la vie des moines et en particulier des novices. Ce sera une première expérience sans engagement réciproque.

Sur l'acceptation sans condition de Félix, il lui propose alors une retraite dans le couvent de La Quercia près de Viterbe dans le Latium, en Italie. Il pourrait ainsi auparavant séjourner quelques jours à Rome et y retrouver le père Janvier qui doit y prêcher une retraite préparatoire à la réouverture des travaux aux étudiants de l'université dominicaine.

# Chapitre 29

## Rome

Félix entrevoit enfin l'aboutissement de son projet. À Rome il loge à l'*Angelicum*, l'université des Dominicains. C'est l'une des plus vieilles et des plus célèbres institutions de Rome dont les diverses branches d'enseignement (théologie, philosophie, droit canon, exégèse) sont basées sur la doctrine de saint Thomas d'Aquin et ses applications. C'est presque un passage obligé pour un futur dominicain. Pour Félix c'est déjà un premier engagement, une vraie rupture avec son monde habituel. C'est la première fois qu'il va vivre selon les constitutions de l'ordre de saint Dominique. Il considère comme un privilège de pouvoir prendre ses repas dans le réfectoire des religieux.

À l'*Angelicum*, il rencontre des jeunes gens destinés à entrer dans l'ordre, mais aussi des dominicains célèbres comme le père Garrigou-Lagrange avec qui il noue rapidement des liens, le père lui ayant confié, avec le savoureux accent de sa Gascogne natale, que lui aussi avait commencé des études de médecine, lui aussi avait perdu la foi pendant quelques années et lui aussi avait vécu une conversion totale. Maintenant il était un des maîtres du thomisme ; il enseignait avec ferveur et même quelquefois humour, la *Somme Théologique* à l'*Angelicum*, persuadé que le thomisme était la plus importante sauvegarde de la doctrine catholique, la lumière des âmes. Félix à son tour lui explique qu'Élisabeth était imprégnée de thomisme, que plusieurs livres sur ce sujet se trouvaient dans sa bibliothèque et que jusqu'à ses derniers jours elle avait été une fervente de Jacques Maritain, le

flambeau du thomisme en France.

Le père Janvier avait pu obtenir une audience privée au Vatican pour Félix. Le 2 octobre 1917, ce dernier est reçu par le pape Benoît XV. Présenté par le père Janvier qui explique en quelques mots le cheminement d'Élisabeth et de son mari, Félix, très ému, peut remettre au Pape en mains propres un exemplaire du *Journal*. Le père Janvier précise :

– Monsieur Leseur est membre du *Tiers ordre* de saint Dominique.

Benoît XV alors se lève, prend chaleureusement les deux mains de Félix dans les siennes et lui dit :

– Mais moi aussi, nous sommes frères !

Encouragé par cet enthousiasme, le père Janvier continue :

– Monsieur Leseur a l'intention de rendre ces liens encore plus étroits en prenant prochainement l'habit du *Grand Ordre*.

Félix s'attendait à une approbation ou à des encouragements. Or le Pape s'échauffe et lui dit fortement avec une certaine violence :

« Ah ! Cela ! Non, non et non. Et après un moment de silence : non, monsieur, ne faites pas cela ! Toutes les fois qu'on me consulte sur une vocation tardive analogue à la vôtre, je la déconseille de toutes mes forces. Il faut se méfier des plus généreux entraînements. À votre âge surtout, au lendemain d'une conversion qui dément toute une vie irrégulière, je ne saurais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'amener à Dieu ou de rapprocher de lui, ceux qui lui étaient chers. C'était pour elle un devoir, un apostolat, une évangélisation. Cela donnait un sens à sa vie.

Chaque jour, elle choisissait une personne parmi ceux qu'elle aimait et elle lui consacrait sa journée : elle priait pour elle dans le silence ou elle offrait à Dieu ses souffrances pour elle. Consciente que seuls les fruits visibles d'une vie en Dieu, l'amour et le respect en premier, étaient évangélisateurs, elle considérait comme vains les paroles et les discours.

### *L'appel à la vie intérieure*

C'est le titre donné par Félix à un recueil qu'Élisabeth avait écrit pour sa mère après la mort de Juliette.

Madame Arrighi, désespérée par la mort de ses deux filles Marie et Juliette et par la maladie de la troisième, Élisabeth, passait tous ses étés à Jougne avec les Leseur toujours entourés d'une grande partie de la famille. Les tablées étaient facilement de douze à quinze personnes. Pour leur témoigner son affection et les aider, madame Arrighi déployait une activité extrême en prenant en charge toute l'intendance de la maison. Élisabeth déplorait que sa mère ne soit attelée qu'à des tâches matérielles. Elle aurait voulu qu'elle, si chrétienne, ait du temps chaque jour pour prier et méditer afin de mieux accepter le chagrin et la révolte que lui avait causée la mort de ses deux filles

Élisabeth se sentait responsable de son élévation spirituelle. Elle aurait voulu la persuader de s'abandonner à Dieu : ce serait pour elle une voie plus positive. Elle lui écrit donc quelques pages et elle les lui remet le jour où elle et Félix quittent Jougne ; madame Arrighi aura le temps de les lire pendant les trois semaines où elle restera encore, pour fermer la maison en prévision de l'hiver. Quelques extraits permettent de comprendre ce guide d'une fille à sa mère, dicté par l'affection et le désir de

la voir moins malheureuse :

« Je sais bien que ta nature répugne à la contemplation et que le mot de méditation t’effraie... Nous devons faire les premiers pas à la rencontre du bon Dieu ; mais si nous nous obstinons à le chercher ainsi, il nous le rend un jour au centuple, et bien douce est la récompense accordée à notre labeur... Il me semble que je t’aime assez pour te connaître bien et que les deux choses qui te manquent peut-être le plus sont : au point de vue humain la volonté de te discipliner, et au point de vue religieux la pleine confiance en Dieu, l’esprit d’abandon et de joie. Ce que je tiens cependant à te répéter, c’est notre reconnaissance pour tout ce que tu as fait pour nous, notre tendresse filiale si grande, si profonde et l’union de nos cœurs dans un cher souvenir, dans l’amour de notre Juliette et dans l’espoir de retrouver cet être chéri qui nous attend ; cette réunion viendra vite, car rien n’est long dans la vie, et nous pouvons attendre avec sérénité ce que nous sommes sûrs, Dieu aidant, de posséder un jour.

C’est sur ce nom aimé que je te laisse, confiant à tes anges gardiens invisibles, le soin de ta chère âme et te donnant, mère chérie, au nom de Félix et au mien, le meilleur, le plus tendre baiser<sup>160</sup>.

Ta fille aînée  
Élisabeth  
31 août 1907 »

Ce sont donc ces écrits retrouvés que Félix veut faire éditer avant d’entrer au couvent, sous le titre général de *La Vie Spirituelle*. En les relisant et en les annotant, il trouve dans cette relecture des pensées les plus intimes de son épouse, des raisons

motivantes et supplémentaires pour le conforter dans sa décision devenue maintenant définitive : donner toute sa vie au Seigneur en abandonnant tout ce qui n'est pas lui.

Son travail achevé, il quitte Jougne pour toujours, en voiture, sans se retourner. Désormais ce seront ses neveux qui se chargeront de la maison.

« Le merveilleux d'une maison n'est point qu'elle vous abrite ou vous réchauffe, ni qu'on en possède les murs. Mais bien qu'elle ait lentement déposé en nous ses provisions de douceur », écrira plus tard Saint-Exupéry. C'est ce que pensait Félix.

Ces « provisions de douceur » ou ces souvenirs d'amour, contenus dans les murs de sa vieille maison, ne pourront évidemment jamais s'effacer de son cœur et ils resteront toujours au fond de lui. Mais il puisera dans tout cet amour reçu et donné la force nécessaire pour aller plus avant et pour franchir le grand pas.

Il s'arrête à Arbois en Franche-Comté chez un ami rencontré au *Tiers ordre* dominicain, Robert Valléry-Radot, le gendre de Louis Pasteur. Lui et sa femme Marie-Louise habitent encore, non loin de l'église au clocher bombé, dans la grande maison entourée de vignes où Pasteur avait son laboratoire. C'est un lieu à la fois émouvant et reposant au bord de la Cuisance, une jolie rivière au cours rafraîchissant.

Valléry-Radot a entrepris un travail un peu semblable au sien : lui aussi s'ingénie à rechercher et à publier des textes de Pasteur. Il s'intéresse donc particulièrement au travail de Félix et exprime son désir de connaître des passages des écrits d'Élisabeth.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



« Et le balayage ? Faites-vous des progrès ? Non, je ne vois pas Louis faisant sa chambre, il serait comiquement maladroit, et puis, il n'aurait pas la grâce, lui<sup>164</sup> ! »

Sans doute le frère Marie-Albert a des grâces réelles, mais rien cependant n'est facile pour lui dans cet apprentissage d'une vie monastique tellement austère par rapport à tout ce qu'il a vécu pendant 56 ans.

Soutenu – il en est certain – par les prières d'Élisabeth, il s'adonne pleinement et scrupuleusement à ses nouvelles tâches.

Une charge particulière pour lui vient alors se surajouter à la Règle quotidienne. Étant donné qu'il a été étudiant en médecine, on lui confie la responsabilité d'infirmier du noviciat. Il s'en acquitte avec beaucoup de douceur et d'amour pour ses frères ; il a tellement été habitué à soigner sa grande malade qu'il retrouve sans peine tous les gestes qui apaisent ou donnent du confort.

Des lettres retrouvées permettent cependant de comprendre le dur combat intérieur qu'est pour lui cette nouvelle vie :

« Parfois le passé fait un tapage infernal dans mon esprit, encore bien que je n'aie plus pour lui d'attrait. »

« J'ai l'impression d'être en marge de la communauté, d'être un novice-amateur, et pourtant, je ne m'écoute pas... C'est l'épreuve en plein<sup>165</sup>. »

Lui, si habitué depuis des années à une vie trépidante, a souvent l'impression de perdre son temps. « Qu'est-ce que je fais ici ? » est sans doute son interrogation récurrente qui, au bout de quelques mois se transforme en : « Combien de temps

encore vais-je tenir le coup à ce régime ? » Rester longuement agenouillé sur les dalles de la chapelle, ne jamais manger de viande, passer l'hiver sans chauffage, deviennent peu à peu des épreuves physiques un peu plus lourdes chaque jour.

Au bout de quatre mois de stricte observance de la Règle, il tombe gravement malade : une double phlébite. À cette époque, le seul moyen pour enrayer une phlébite était l'immobilité complète. Pour lui, cela signifiait l'internement dans sa cellule jour et nuit. Un transport à l'hôpital aurait annulé les quatre mois déjà passés au noviciat, ce qui aurait impliqué de recommencer tout le cursus après sa guérison.

Pendant deux mois il reste couché sur sa planche, isolé encore davantage, mais surtout déçu de constater qu'il n'a pas pu résister physiquement aux austérités du noviciat, alors que les plus jeunes ont l'air de les supporter allègrement. Il fait des efforts pour garder son sourire et sa bonne humeur lorsqu'un frère lui apporte ses repas ; et dans le silence de sa cellule, il s'unit aux offices de la chapelle.

La correspondance tient une grande place dans ses journées ; il continue à recevoir des lettres provenant de lecteurs d'ouvrages d'Élisabeth. Selon la règle qu'il s'est toujours imposée, il ne laisse aucune lettre sans réponse.

Les autres novices ont beaucoup d'admiration pour lui. Ils apprécient sa gentillesse, son sourire, sa cordialité fraternelle. Certes il ne joue pas au ballon avec eux pendant les récréations, mais il parle avec qui veut venir vers lui. Ils mesurent alors sa cordialité, mais aussi sa culture sur tous les sujets, son expérience ; ils disent de lui :

– C’est un dictionnaire vivant !

Un dictionnaire qu’on vient consulter le plus souvent possible et qui chaleureusement et souvent avec humour, trouve les réponses attendues.

Le 23 septembre 1920, au terme du noviciat, frère Marie-Albert demande à faire sa « profession simple ». Il veut s’engager pour une durée de trois ans pendant laquelle il poursuivra ses études de philosophie et de théologie au Saulchoir, dans cette maison qui est maintenant devenue la sienne.

La profession a lieu selon la coutume, au cours de la messe conventuelle. Étendu à terre les bras en croix, après avoir demandé « la miséricorde de Dieu et celle de ses frères », et s’être relevé, il met ses mains dans celles du maître de l’ordre ou de son représentant pour créer avec lui un lien physique symbolisant le lien spirituel qui toute sa vie désormais l’unira aux Dominicains.

Il entreprend avec courage et joie ces années d’études ; la philosophie l’a toujours beaucoup passionné, il a toujours beaucoup lu, beaucoup réfléchi ; dernièrement il a lu tous les livres de philosophie de la bibliothèque d’Élisabeth.

Durant trois mois, il mène tout de front avec ardeur, mais au bout de trois mois il n’arrive plus à tenir le rythme. Il est découragé malgré toutes les notes qu’il prend et qui noircissent ses cahiers.

Ses supérieurs lui conseillent de profiter du passage au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aussi grande que leur désir de spiritualité.

Il a choisi comme sujet *La Vie d'oraison*, un sujet qui pendant tant d'années avait été pour lui complètement incompréhensible. Un sujet devenu essentiel dans sa vie maintenant, depuis que, grâce aux écrits d'Élisabeth, il a découvert la profondeur et la force de ce cœur-à-cœur avec le Seigneur. Très simplement, avec des mots de tous les jours, il expose devant ces femmes la richesse d'une relation aussi intime avec Dieu, de cet échange plein d'amour.

Ses auditrices sont tout de suite frappées par son humilité, par la délicatesse de son discours qu'il lit lentement et par les orientations pratiques accessibles à toutes qui s'en dégagent. Elles ont l'impression qu'il leur propose une démarche toute simple, authentique, sans grands mots, toute pleine de la prière d'Élisabeth. Un témoignage d'amour.

Dès son retour à Paris, il est assailli de demandes de conférences dans le cadre d'associations fort diverses. Le bouche-à-oreille a certainement beaucoup fonctionné, car un large public est rapidement au courant de la simplicité et de la portée spirituelle des causeries du père Leseur.

Il est occupé à plein-temps, presque débordé malgré son organisation personnelle toujours minutieuse et rationnelle, soigneusement notée sur son agenda.

À cette même époque les tirages des ouvrages d'Élisabeth atteignent un chiffre inespéré. Son éditeur lui apprend qu'ils ont atteint le centième mille et qu'ils se répandent à l'étranger grâce à des traductions inattendues. Même en chinois.

Devant la multiplication des demandes de conférences dans toutes les régions de France, une question s'impose alors à son

esprit :

« Pourquoi est-ce que je suis entré chez les dominicains ? Est-ce bien cette mission que mes supérieurs attendent de moi ? Est-ce que je suis entré dans les ordres pour parler presque uniquement de mon épouse ? Mes causeries sur la spiritualité d'Élisabeth sont-elles bien dans l'esprit de l'ordre ? »

Il est primordial pour lui de rester dans la ligne que ses supérieurs attendent de lui. Il s'en ouvre à eux avec beaucoup de franchise et de simplicité. Avec la même franchise et la même simplicité, ils lui répondent :

– Faites.

*Contemplari et contemplata aliis tradere.* C'est la devise des Dominicains. Ce que le père Leseur a « contemplé » sans le comprendre pendant près de vingt ans auprès d'Élisabeth, ce qu'elle lui a donné par ses écrits, il va maintenant le semer dans le cœur de milliers d'inconnus comme de bonnes graines qui à leur tour donneront naissance à d'autres et iront élever vers Dieu toutes ces âmes pour lesquelles Élisabeth a prié et offert ses souffrances. Ce sera une vocation très particulière, mais ce sera la sienne, une vocation de prêtre et d'époux.

Il multiplie alors les déplacements il ne donne jamais la même conférence ; il traite toujours concrètement les aspects différents de la spiritualité d'Élisabeth.

Quelques titres :

*Le rayonnement intellectuel d'Élisabeth Leseur.*

*La conquête des âmes.*

*Élisabeth et le devoir d'état.*

*Élisabeth et la souffrance.*

*Élisabeth, la sainte Vierge et Lourdes.*

Pendant des années il donne des conférences à Paris, mais aussi dans de très nombreuses villes de France. Elles le mènent aussi à l'étranger. Il est demandé en Belgique, en Suisse, au Portugal, à Copenhague, à La Haye. Il donne plus d'une centaine de conférences par an. Il s'acquitte de sa mission avec une joie profonde car il sait qu'il complète à sa façon l'œuvre et l'apostolat de sa femme. Sa foi lui fait penser que désormais, face à Dieu dans le ciel, elle continue à prier pour lui et à le soutenir dans cette mission.

En 1925, alors que le curé de Jougne lui avait demandé de venir parler de la spiritualité d'Élisabeth, une personnalité du pays, il accepte avec joie et commence ainsi sa causerie :

« Ce n'est pas sans une profonde émotion que je monte dans cette chaire. Qui m'aurait dit en 1895, l'année de ma première visite à Jougne, qu'un jour je m'y retrouverais revêtu de l'habit blanc de saint Dominique ? Cela m'eût alors semblé extravagant, et pourtant cela s'est réalisé. C'est que je ne venais pas seul à Jougne ; avec moi ma douce Élisabeth aimait Jougne et vous aimait. Son active sollicitude se penchait sur tous. Elle était toute bonté, tout dévouement parce qu'elle était tout à Dieu et que le meilleur moyen d'aimer le prochain est d'aimer Dieu. Et à ce propos, mes bien chers frères, je dois vous demander pardon, et je le fais bien sincèrement, bien humblement. Pendant de trop nombreuses années, hélas ! je vous ai donné le mauvais exemple, exemple détestable d'irréligion. Comme je voudrais aujourd'hui réparer ! Heureusement Dieu a été miséricordieux, comme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



# Chapitre 37

## *Vie d'Élisabeth Leseur*

Le 12 août 1930, avant de partir quelques jours en vacances chez un de ses neveux à Anglet près de Biarritz, le père Leseur porte son manuscrit chez son éditeur de la rue Cassette, devenu son ami. Le livre sera simplement intitulé *Vie d'Élisabeth Leseur*.

Depuis longtemps, il portait en lui ce projet. Les précédents livres dans lesquels il a publié les écrits d'Élisabeth, nécessitaient une ligne conductrice, un support. Là, il faut expliquer qu'Élisabeth n'était pas qu'une âme. Elle a eu un corps, elle a été belle et élégante, elle aimait les voyages, les enfants et les livres, elle aimait remplir sa maison de rires et de gens heureux. Et surtout elle a été amoureuse, très amoureuse d'un mari qui pendant des années s'était moqué d'elle parce qu'elle avait la foi et avait tout fait pour l'en détourner. Malgré ces divergences elle a eu la chance de vivre au sein d'un couple très uni. Avec son mari, elle a vécu des moments forts comme peu de femmes peuvent en vivre à son époque. Et ceci grâce à son amour, son dynamisme, sa culture et à sa vie intellectuelle. Et aussi sa discrétion.

Elle n'a jamais su de son vivant la conversion de son mari. Tout cela il faut le dire, il veut le faire savoir, pour que les lecteurs d'Élisabeth comprennent bien qu'elle a été une femme qui, dans une vie ordinaire d'épouse, a su faire briller les flambeaux de la foi et de l'amour. C'est son devoir d'époux, sa fidélité à un mariage maintenant spirituel, et désormais sa

mission de prêtre. En l'écrivant, il songe aussi à tant de couples qui vivent un parcours un peu semblable au leur et qui peuvent être aidés par son témoignage.

L'évangélisation ne se fait pas avec des paroles, mais avec des actes : quel plus beau témoignage du rayonnement de l'amour de Dieu sur un être humain que celui d'Élisabeth acceptant jusqu'à son dernier jour ses souffrances et sa mort à la fleur de l'âge, pour son époux.

En pensant à elle, on ne peut qu'évoquer cette magnifique image, venant du fond des âges et chantée dans le psaume 1 : « Heureux l'homme qui se plaît dans la loi du Seigneur et murmure sa loi jour et nuit. Il est comme un arbre planté près d'un ruisseau, qui donne du fruit en son temps et jamais son feuillage ne meurt » (Ps 1).

Le récit de la vie d'Élisabeth est un long et délicat travail, car il s'agit surtout de transmettre sa pensée, sa foi et surtout ses réactions devant les événements d'une vie marquée par les renoncements et la souffrance. C'est aussi pour celui qui a partagé une grande partie de sa vie, un retour sur le passé en même temps que l'actualisation d'une spiritualité très proche de la vie quotidienne et par là même accessible à chacun. C'est le message d'Élisabeth à qui veut bien le recevoir.

Mais c'est aussi l'histoire de son couple, une histoire que d'autres auraient pu vivre en se déchirant ou en s'écartant l'un de l'autre, une histoire magnifique puisqu'elle s'est terminée dans un amour plus fort que la mort, un amour en Dieu et pour Dieu, tout donné.

Les attitudes d'Élisabeth devant les événements de la vie peuvent souvent inspirer à ses lecteurs des réactions humaines concrètes tirées de l'enseignement des Évangiles. Nos psychologues actuels pourraient s'en servir pour dicter une règle de vie fructueuse sur les rapports des êtres humains entre eux.

« Il y a une méthode de vie et de pensée que j'appellerai négative ; une autre que j'appellerai active. La première consiste à voir toujours ce qu'il y a de défectueux dans les hommes et les institutions, moins pour y remédier que pour avoir l'occasion d'en triompher ; à porter sans cesse ses regards en arrière et à chercher de préférence ce qui sépare et ce qui désunit. La seconde consiste à regarder joyeusement en face la vie et les devoirs qu'elle impose, à chercher dans chaque être ce qu'il y a de bon pour le développer et le cultiver, à ne jamais désespérer de l'avenir, fruit de notre volonté ; à ressentir pour les fautes et les misères humaines cette compassion vaillante, qui produit l'action et ne nous permet plus la vie inutile<sup>182</sup>. »

Les écrits d'Élisabeth ne proposent pas seulement des attitudes sur les rapports humains. Ils anticipent aussi avec intelligence un avenir sur le devenir du matérialisme dans le monde qu'elle voit naître. Elle trace avec réalisme, bon sens et vérité, la crise morale qui semble se dessiner pour les années à venir.

Elle pressent que les sociétés du siècle suivant seront dominées par la vie facile, par l'argent qui deviendra le grand moteur des relations humaines et par l'absence de toute règle morale. Les valeurs fondamentales comme la notion de famille et de patrie, le sens du devoir seront rejetées ; le mépris du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les organisatrices du congrès d'Utrecht le conduisent en voiture jusqu'à Amsterdam où il avait entrepris un de ses derniers voyages avec Élisabeth. Cette ville pleine de charme et de poésie où les feuillages des saules se reflètent dans l'eau des canaux est encore tout habitée pour lui par ses souvenirs.

Il émet le désir de revisiter le Ryksmuseum. Il s'arrête très longuement devant *La Ronde de nuit* et *Le Syndic des Drapiers*, ces deux grandes œuvres de Rembrandt qu'ils avaient admirées ensemble ; puis on l'emmène à Doorn, la résidence de Guillaume II.

Sur sa demande, car depuis quelques années il s'intéresse beaucoup à l'aménagement des polders contenus dans l'immense digue, on lui fait visiter le Zuyderzee, puis le château de la princesse Juliana et on le conduit jusqu'au couvent des Dominicains de Nimègue.

Il a beau être très occupé et âgé, il a toujours autant de bonheur à voyager et à découvrir de nouveaux paysages. Il jubile comme un jeune homme lors de son retour à Paris en train, enchanté de cette tournée de conférences sur sa chère Élisabeth. Grâce à elle, il a pu revoir la Hollande accompagné de jeunes femmes tout imprégnées de la spiritualité de « sa sainte ». Et quelle joie de revoir les canaux de ses souvenirs !

De nombreuses tâches l'attendent à son retour. L'audition des témoins du procès informatif se poursuit.

Le dossier des écrits d'Élisabeth doit être terminé le plus rapidement possible, des conférences l'appellent en Bretagne, les lettres s'accumulent, les appels téléphoniques le dérangent constamment et on le demande trop souvent au parloir.

Il est fatigué et cette fatigue se traduit par des envies de dormir répétées. Il applique son principe : « Il faut aller tant que

l'on peut, car dès qu'on s'arrête, on est perdu. » Mais pour lui « aller tant qu'on peut » devient chaque jour un effort de plus en plus coûteux.

En 1939, la guerre semble se profiler. Hitler inquiète les Français. Le père, qui suit régulièrement les informations et qui depuis toujours s'intéresse à la situation politique de la France, ne se cache pas pour répéter que l'on constate chaque jour que le néo-paganisme dominant prêche le culte de la force et que de ce fait, tout peut arriver.

C'est avec cette inquiétude au cœur qu'il part au printemps pour une tournée de conférences dans le Midi. Jusque dans sa grande vieillesse, il n'hésitera pas à traverser la France pour parler à des jeunes femmes de celle qu'il appelle désormais « sa sainte », de celle qui a partagé une partie de sa vie et qui lui a tant donné. Le soleil qu'Élisabeth a fait resplendir dans sa vie doit rayonner sur les jeunes générations.

Il reprend ensuite le train, avec toutes les correspondances que cela implique, pour se rendre de Cannes en Bretagne, chez ses amis les Saucourt où il pense se reposer. C'est là qu'il apprend la déclaration de guerre, sa deuxième guerre depuis la mort d'Élisabeth !

Malgré la guerre, à ce moment, tout lui semble à pied d'œuvre pour les écrits d'Élisabeth. Il ne lui reste plus qu'une démarche auprès de l'archevêque de Besançon qui doit entendre des témoins de Jougue, et le dossier pourra être bouclé, prêt à partir à Rome ; ce sera son premier travail dès son retour à Paris, une simple affaire de deux ou trois jours.

D'accord avec ses supérieurs, il va se reposer à Cannes chez les sœurs dominicaines qu'il connaît depuis longtemps pour avoir été leur confesseur lorsque leur couvent se situait à Bellevue, près de Meudon. Il les connaît toutes et les appelle « mes filles ». Effectivement, elles s'occupent de lui avec toutes les attentions qu'auraient pu avoir les filles qu'il n'a jamais eues. Il en est très touché.

Il continue à recevoir chaque jour un abondant courrier à propos des écrits d'Élisabeth, près de trois cents lettres par mois.

La plupart lui demandent des conseils pour mener leur vie à la lumière de la spiritualité d'Élisabeth. En directeur de conscience responsable du message de « sa sainte », il répond à chacune sans compter son temps ni sa fatigue.

Aux religieuses dominicaines qui lui conseillent de se ménager, il rétorque qu'Élisabeth avait à cœur de considérer chaque personne comme unique, et que pour rien au monde il ne bâclerait une réponse, fût-elle à un inconnu. Pour lui, jamais une lettre ne doit être froide ni anonyme. Il évoque toujours en premier ce qui tient le plus à cœur à son ou (sa) correspondant(e). Et à partir de ce vécu il donne des conseils affectueux presque paternels. Cette paternité que son couple ne lui a pas permis de vivre, il la vit maintenant pour tous ces jeunes, garçons et filles, qui s'adressent à lui avec confiance.

Il passe l'hiver froid de 1940 à Cannes où, de sa fenêtre de la villa Saint-Benoît, il peut contempler avec une admiration juvénile « la neige sur les palmiers ». Tous les jours, appuyé sur sa canne, il va marcher le long de la Croisette, fait son petit tour chez les libraires, feuillette les nouveaux ouvrages, suit de très

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



93. Id. p. 167.
94. P.L.M. : Chemins de Fer Paris-Lyon-Méditerranée, ancêtre de la SNCF.
95. Ces trois extraits de lettres inédites sont cités par M.L.H.
96. *Cahier de résolutions*, p. 158.
97. C.R. p. 158.
98. C.R. p. 150.
99. VHL p. 190.
100. V.E.L. p. 60.
101. L.S. p. 62.
102. *Lettres sur la souffrance*, accompagnées des lettres de réponses inédites de sœur Marie Goby ont été publiées en octobre 2012 aux éditions du Cerf.
103. L.S. p. 159.
104. L.S. p. XVI.
105. L.S. p. 152.
106. L.S. p. 126.
107. L.S. p. 206.
108. V.E.L. p. 194.
109. M.L.H. p. 85.
110. V.E.L. p. 200.
111. L.S. p. 147.
112. J. p. 166.
113. L.S. p. 167.
114. L.S. p. 194.
115. M.L.H. Lettre inédite.
116. L.S. p. 221.
117. L.S. p. 222.
118. J. p. 192-193.
119. J. p. 163.
120. L.S. p. 190.
121. J. p. 197.
122. J. p. 193.

123. L.S. p. 242-243.
124. L.S. p. 263.
125. L.S. p. 246.
126. L.S. p. 246.
127. L.S. p. 318.
128. V.E.L. p. 349.
129. V.E.L. p. 335.
130. L.S. p. 332.
131. L.S. Introduction.
132. V.E.L. p. 348.
133. V.E.L. p. 351.
134. V.E.L. p. 351.
135. V.E.L. p. 352.
136. J. p. 242.
137. M.L.H. p. 98.
138. V.S. p. 3.
139. V.S. p. 22.
140. V.S. p. 22.
141. V.S. p. 23.
142. V.S. p. 27.
143. V.S. p. 27.
144. V.E.L. p. 33.
145. V.E.L. p. 348.
146. V. E.L. p. 354.
147. *Causerie de Rennes*, M.L.H. p. 119.
148. V.S. p. 56.
149. V.S. p. 52.
150. Introduction à la V.S. p. 52.
151. *In Memoriam*, p. 275.
152. V.S. p. 54.
153. Id.

154. V.S. p. 55.
155. L.V.S. p. 1.
156. L.S. Introduction, p. 3-4.
157. M.L.H. p. 133.
158. M.L.H. Conférence sur la Vierge et Lourdes, p. 135.
159. Introduction V.S. p. IX.
160. *Appel à la vie spirituelle*, p. VIII.
161. V.S. p. 94.
162. M.L.H. p. 139.
163. J. p. 226.
164. M.L.H. p. 144.
165. M.L.H. p. 145.
166. M.L.H. Lettre inédite, p. 150.
167. V.E.L. Avant-Propos, p. 6.
168. M.L.H. p. 152.
169. L.I. Introduction, p. 4.
170. L.I. Couverture, de 1923.
171. Sermon de prémices, 1926.
172. *Mon testament pour Félix*, p. 246.
173. M.L.H. p. 156-157.
174. M.L.H. p. 166.
175. M.L.H. p. 175.
176. M.L.H. p. 182.
177. M.L.H. p. 179.
178. M.L.H.p. 182.
179. M.L.H. p. 182.
180. M.L.H. p. 184.
181. M.L.H. p. 197.
182. J. p. 213.
183. M.L.H.p. 175.
184. V.E.L. Lettre préface du P. Gillet, p. I.

- 185. Lettre préface, p. I.
- 186. V.E.L. p. 365
- 187. V.E.L. p. 365
- 188. V.E.L. p. 362
- 189. M.L.H. p. 203.
- 190. M.L.H. p. 204.
- 191. Articles du procès informatif de béatification et canonisation de la servante de Dieu Élisabeth Leseur, p. 14.
- 192. Id. p. 39.
- 193. M.L.H. p. 209.
- 194. M.L.H. p. 235.
- 195. Id.
- 196. M.L.H. p. 246.
- 197. Id.
- 198. M.L.H. p. 244.